




33940

ABDEKER,

OU

L'ART DE CONSERVER

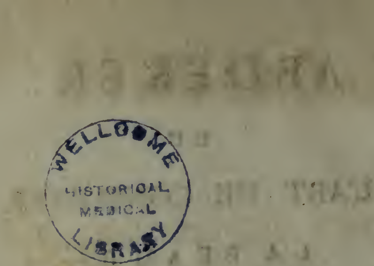
LA BEAUTÉ.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Rue et Hôtel Serpente.

1797.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

ABDEKER,

OU

L'ART DE CONSERVER LA BEAUTÉ.

TROISIEME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Arrivée d'Abdeker & de Fatmé à Venise. Réflexions sur la voix.

FATMÉ est ce qu'il y a de plus beau dans l'orient, & le cruel *Mahomet* sacrifie pour elle ce qu'il a de

plus cher, comme si la beauté étoit une idole accoutumée à se repaître de sang & de victimes. *Fatmé* reconnoit son origine; & le plus furieux des tyrans, fâché d'avoir tenté de remonter jusqu'à sa source, veut la tarir : c'est ainsi qu'il croit réparer ses crimes. *Fatmé* triomphe du trépas; & couverte des voiles sombres de la nuit, elle vogue sur les flots légèrement agités par les vents qui la poussent vers le port après lequel elle aspire. L'aurore paroît, & *Fatmé* est déjà au milieu des mers. On eût dit de Vénus, sortant des bras d'Amphitrite, & allant, par ses seuls charmes, donner des loix à l'univers.

Abdeker, moins flatté des honneurs que pouvoit lui réserver son ambi-

tion, que des délices attachées à ſon amour, brave mille fois la mort pour obtenir les faveurs de celle qu'il aime & dont il eſt aimé. Plus riche, plus ſatisfait que *Jaſon*, qui enlève la toiſon d'or, il ſe ſauve à travers les mers, & cherche un aſyle aſſuré où il puiſſe dépoſer le riche tréſor qu'il poſsède & qu'il craint qu'on ne lui raviſſe.

Les deux amans arrivent enfin à Veniſe. Cette ville commande à la mer, & n'a pas à craindre des incurſions par terre. La chaleur du climat, plus tempérée qu'en Turquie, ne diſpoſe pas moins à l'amour; mais les femmes n'y ſont pas des eſclaves, qui, ſans choix & ſans goût, cèdent à l'emportement des hommes. Reines

& maîtreſſes abſolues, elles enchaînent par leurs charmes les cœurs de mille adorateurs. Dans cette contrée, elles ſe vengent des outrages qu'on leur fait en Aſie; & plus d'une pourroit ſe vanter d'avoir eu, en hommes, une cour plus complète que les ſérails ne ſont peuplés de femmes en Turquie. Si l'amour n'y règne pas en tyran, il doit y règner avec décence. Enveloppé d'un voile léger, il ſe cache aux yeux trop foibles, & augmente les deſirs de ceux qui ont la vue plus perçante. C'eſt un nectar caché au fond d'une fleur, & que l'abeille diligente cueille ſans rien flétrir. Celui qui, dans ce pays, ſait jouir, y eſt auſſi content & peut-être plus ſatisfait qu'en Aſie. On ne redoute point

ſon pouvoir, on ne lui obéit pas en tremblant, on ne l'accable point de careſſes ſimulées ; mais on l'aime pour lui-même : on l'aime, parce qu'il eſt aimable ; on l'aime, parce qu'on en eſt aimé. L'amour, en Aſie, reſſemble trop au libertinage & à la débauche, pour y être reſpecté. A Veniſe, il reſſemble trop bien à la volupté pour n'y pas avoir une foule innombrable de proſélites. Cependant une autre puiſſance y borne l'empire de l'amour ; on l'appelle l'hymen. Rarement l'amour le précède-t-il, quelquefois il marche à côté de lui, & preſque jamais veut-il le ſuivre. Si la politique n'eût établi cette puiſſance pour contrebalancer le pouvoir & les charmes de l'amour, l'amour

n'eût été qu'un vagabond & qu'une paſſion folle peu utile à la ſociété.

Abdeker & *Fatmé* parurent à Veniſe, comme ſoumis au joug de l'hymen. C'étoit le parti le plus ſage & le plus prudent. Une ſeule choſe pouvoit détromper ceux qui ſe font un devoir d'examiner les démarches d'autrui ; ils s'aimoient trop pour des époux. Telle fut encore la ſource de nouveaux troubles. Amour ! ne nous perces-tu de tes plus beaux traits, que pour nous réſerver aux grands événemens ; vraie ſirène, qui par ſa voie mélodieuſe, nous attire dans les plus grands dangers ?

Tout paroiſſoit une illuſion à *Fatmé*, depuis qu'elle étoit ſortie de l'ivreſſe que lui avoit occaſionnée le

poiſon qu'elle avoit pris dans le ſérail. Ses ſens affoiblis par l'empreinte de la mort, obtenoient de jour de nouvelles forces, & lui donnoient plus de liberté pour réfléchir ſur ſon état. Je ne vois plus *Mahomet*, diſoit-elle, je ne le vois plus, cet objet de ma haine & ma vengeance. Je poſsède entièrement mon cher *Abdeker*, ce digne objet de mon amour & de ma reconnoiſſance. Je ſuis ſéparée par les mers des lieux que je déteſte. Je ne tournerai jamais vers vous mes regards, murs où triomphent l'impoſture, le crime & les paſſions. Le monſtre que vous renfermez frémiroit de rage, s'il apprenoit que *Fatmé* eſt heureuſe avec ſon amant. Eh bien! qu'il l'apprenne! qu'il en grince les

dens ! Le déſeſpoir du vaincu eſt ſouvent la plus belle marque du triomphe du vainqueur.... Que dis-je ? Mon bonheur eſt-il bien certain ? Suis-je bien sûre de mon exiſtence ? J'habite peut-être ce ſéjour, où le grand prophète place les hommes, après qu'ils ont fini leur carrière. J'ai traverſé ces eaux qui ſéparent les morts des vivans ; je ſuis dans ces jardins délicieux, promis à ceux qui ont vécu dans la juſtice & qui ont abhorré le crime. Mais, puis-je douter de mon exiſtence ſur la ſurface de la terre, lorſque je poſsède mon cher *Abdeker* ? Ah ! le déteſtable empereur muſulman, qui s'eſt toujours fait un jeu de ſacrifier ce qu'il avoit de plus cher, a bien pu, du

méme coup, faire périr l'amant & la maîtresse.

Agitée de ces diverses pensées, qui se succédoient sans aucun ordre, elle portoit sa vne de côté & d'autre, pour voir si rien ne pourroit la détromper. Tout ce qu'elle voyoit, paroissoit lui persuader que c'étoit un songe, ou du moins qu'elle étoit dans ces lieux destinés aux ames des justes après leur mort. Elle appercevoit mille canaux qui serpentoient par la ville & qui formoient le coup d'œil le plus agréable. Elle voyoit différentes petites gondoles voguer sur ces canaux avec une rapidité étonnante. Elle considéroit les femmes marcher librement avec les hommes, & se parer de tous les avantages, ou qu'a

donnés la nature, ou que l'art a inventés. *Fatmé* ſe promenoit-elle ſur la fameuſe place de S. Marc, chaque objet la jettoit dans une ſurpriſe dont elle ſe tiroit difficilement. La beauté, la régularité, la magnificence des bâtimens la ſurprenoient. Ils n'avoient rien de ce goût hétéroclite des goths, ou de ce goût barbare des arabes. La multitude, l'empreſſement, la joie & les divertiſſemens du peuple dans la place, étoient pour elle une choſe qu'elle ne pouvoit définir. Le carnaval, ou plutôt ce tems où un eſprit de vertige règne en Europe, alloit finir. Il n'y a point de lieux où cette épidémie ſoit plus forte qu'à Veniſe; & cette année fut remarquable par les amuſemens ſinguliers qu'enfanta alors

la bizarre coutume de ne prendre conſeil que de la folie, dans cet eſpace de tems déterminé. Une foule de batteleurs étoit arrivée à Veniſe; ils faiſoient les tours les plus ſurprenans. Danſes ſur la corde, ſauts périlleux, tours de ſoupleſſe & d'agilité, ſtratagêmes amuſans, étoient employés conſécutivement pour attirer & l'argent & l'admiration des ſpectateurs. A ces batteleurs ſe joignoit une quantité prodigieuſe de maſques qui exécutoient les pantomimes les plus ridicules. Ceux-ci portant ſur leurs épaules une boſſe conique, & allongeant leur ventre en pointe, marchoient peſamment avec des ſabots. Ceux-là, ſe noirciſſant le viſage, portoient une veſte fabriquée

de pièces de différentes couleurs, & frappant adroitement avec leurs battes ceux qui les environnoient, excitoient les ris de ceux qui s'en appercevoient. Les uns, enveloppés d'un large manteau, sembloient s'empresser à exécuter quelques ordres qu'ils n'avoient pas reçus. Les autres, ayant au menton une barbe de chèvre, imitoient ces hommes inquiets ou furieux, qui marchent un poignard à la main.

Au milieu de ce tumulte, *Fatmé* s'imaginoit être dans un nouveau monde. Elle n'auroit jamais pu concevoir que l'imagination des hommes les eût portés à prendre les formes les plus bizarres, & que par goût, ils eussent choisi celles qui approchoient le plus de la laideur. Cependant elle

ne faiſoit aucune mention à *Abdeker* de toutes les impreſſions que lui faiſoient ces différens ſpectacles ; elle ne paroiſſoit occupée que de lui, & lui répétoit ſans ceſſe qu'il pouvoit diſpoſer de chaque moment de ſa vie, puiſqu'elle la tenoit de ſes ſoins, de ſa ſcience & de ſon amour.

Le médecin ne ſongeoit qu'à procurer quelques amuſemens à l'aimable géorgienne ; il auroit craint qu'une ſuite d'idées triſtes & trop réfléchies ne la jetât dans l'abattement & la mélancolie. On avoit annoncé l'opéra le plus brillant & le plus merveilleux ; il y conduiſit ſa maîtreſſe, qui déjà flottante dans le doute, regardoit toutes choſes comme au travers du voile d'un ſonge trompeur. Elle ſe prêta entiè-

rement à l'illuſion, & prit les apparences pour la réalité. Elle s'imaginoit être dans Paphos, & voir Vénus recevoir l'hommage de ſes ſujets, & conſoler l'Amour de la douleur qu'il reſſentoit de la piqûre d'une abeille. Elle voyoit *Jupiter* deſcendre de la voûte azurée, venir ſoupirer auprès de la jeune *Io*, & dépoſer à ſes pieds les marques de ſa divinité. Elle voyoit paroître en un inſtant les vergers les mieux cultivés, les jardins les plus délicieux, les chûtes les mieux ménagées des caſcades, les palais les plus magnifiques, les temples les plus ſomptueux. Tout paroiſſoit obéir aux charmes de la muſique. C'étoit ainſi qu'*Amphion* bâtit les murs de Thèbes; les pierres mêmes, ſenſibles au

ſon de la lyre, alloient ſe placer à l'endroit où elles devoient être. Son ame étoit émue par la voix touchante d'un héros qui ſe plaignoit de ſes malheurs ou de la perfidie de ſa maîtreſſe. Bien loin de lui refuſer les marques de ſa compaſſion, elle inondoit de ſes pleurs ſon beau viſage; elle avoit un plaiſir ſecret de verſer des larmes dans cette occaſion. Bientôt elle paſſoit à un mouvement contraire. Son cœur ſe dilatoit par la joie aux accens d'un berger, qui annonçoit à ſa bergère, qu'enfin tous les obſtacles étoient ſurmontés, & que l'hymen alloit couronner leurs feux. Tantôt, effrayée par un bruit de guerre, elle appréhendoit les ſoldats furieux & le maſſacre horrible que préſageoit ce tu-

multe. Tantôt, avertie par des cris d'allégreſſe, elle voyoit s'avancer le vainqueur au bruit des tambours, des timbales & des trompettes. Quels moyens *Fatmé* auroit-elle pu employer pour ne pas ſe livrer à l'illuſion ? Le charme étoit auſſi fort que ſes ſens.

Pendant tout le ſpectacle, on entendoit une muſique enchantereſſe, qui diſpoſoit l'ame aux impreſſions que devoit faire l'action qu'on préparoit. Quelquefois les inſtrumens exprimoient le mugiſſement des eaux, le ſifflement des vents, les éclats du tonnerre, les cris perçans du matelot qui périt, le bruit des voiles qui ſe déchirent. On éprouvoit la même horreur qu'au milieu de la tempête la plus affreuſe. Tout-à-coup ſuccédoit

le calme à cette violente agitation. Les mêmes inſtrumens, touchés d'une manière moins vive & moins précipitée, exprimoient les douceurs du repos, le ramage des roſſignols, le gémiſſement des tourterelles, le fracas d'une fête champêtre, l'harmonie d'un concert. Quelquefois des airs tendres & cadencés animoient les danſes de Zéphire & de Flore, des graces & de Cupidon, des plaiſirs & de la volupté. Ici, des ſons graves & meſurés annonçoient la marche des dieux & de leur ſuite ; là, des ſons badins & gracieux déridoient le front du dieu même des enfers, déſarmoient les Parques & obtenoient à *Orphée* la liberté de reprendre avec lui ſa chère *Euridice*.

Tandis que *Fatmé* jouit toujours des douceurs de l'enchantement, tous les ſpectateurs ont les yeux tournés vers elle, l'admirent & ſe diſent entr'eux que c'eſt le chef-d'œuvre de la nature. *Fatmé* ne s'apperçoit pas qu'elle attire tous les regards, & *Abdeker* penſe que c'eſt ſon ajuſtement étranger qui fixe les yeux de la foule, toujours avide de la nouveauté. Au milieu des curieux, ſe trouvoit *Mocenigo*, jeune homme qui étoit neveu de *Pierre Mocenigo*, alors doge de Veniſe (1). En contemplant *Fat-*

(1) *Pierre Mocenigo* fut doge l'an 1474; il étoit frère de *Jean Mocenigo*, qui fut auſſi doge en 1477. Ce fut de ſon tems que les turcs aſſiégèrent Lepante dans l'Archipel.

mé, il avaloit à longs traits un nectar qui devoit ſe changer en poiſon dans ſes veines. Il attendit qu'elle ſortît du ſpectacle, pour contempler de plus près ſes charmes, auſſi téméraire que l'inſecte qui ſe précipite dans les flammes qui l'ont ébloui.

Fatmé, rentrée dans ſon appartement, découvre à *Abdeker* les divers mouvemens qui agitoient ſon ame. Que dois-je, lui diſoit-elle, penſer de tout ce que je vois & de tout ce que j'entends? Mes réflexions me font croire que c'eſt une erreur, mes ſens me perſuadent que c'eſt une vérité.

Cette iſle fut défendue par le général *Antoine Lauredano*, qui la conſerva avec tant de gloire à la république.

Tire-moi de cet embarras; je crains d'être la dupe du menſonge, ou de ne pas jouir de la réalité. Il eſt facile, répondit *Abdeker*, de te tirer, chère amante, de cet embarras où je te vois depuis quelques jours, & dont j'étois flaté en ſecret. Le ſpectacle que tu viens de voir, eſt la repréſentation d'une action réelle ou poſſible. Pour la rendre plus intéreſſante, on l'orne de tous les agrémens qui peuvent amuſer l'eſprit ou exciter en nous d'agréables ſenſations; on l'embellit des graces de la danſe, de l'harmonie de la muſique, de la pompe des décorations. Le jeu des machines, les geſtes des acteurs, tout contribue à faire regarder l'action comme préſente. Mais ce qui augmente davan-

tage la séduction, c'est la voix qui prend toutes les formes, toutes les nuances, tous les tons convenables à la situation qu'on veut peindre; languissante dans la douleur, éclatante dans la joie, précipitée dans la fureur, affectueuse dans la pitié, vive dans l'indignation, tendre dans les sentimens amoureux; elle exprime tous les mouvemens du cœur, & excite, dans ceux qui écoutent, les mêmes impressions que ressentent ceux qui chantent. La voix est l'organe de nos pensées, nos pensées sont relatives à l'état de notre ame; il est donc nécessaire que l'organe se plie à toutes les formes qu'il plaît à l'agent de prendre. Peut-être ne se tromperoit-on pas, si l'on pensoit que la

voix eſt tellement l'image du caractère, que ſur le ſimple ſon de la voix, on pourroit juger de l'intérieur des perſonnes. Celles qui ont la voix douce & tendre, ont ordinairement des mœurs fort douces; celles, au contraire, qui ont la voix rude & dure, ſont plus difficiles dans la ſociété. On croiroit volontiers que la nature ſe ſeroit ſervie de ces marques diſtinctives, afin que nous puiſſions nous unir aux unes & fuir les autres. C'eſt peut-être ſur ce principe, puiſé dans la nature, que nous deſirons machinalement qu'une belle perſonne ait la voix gracieuſe, ſonore, attrayante : ſans cela elle nous rebute, & nous éloigne avec autant d'antipathie que le pourroit faire la perſonne la plus

laide & la plus difforme. Cependant il ne faudroit pas pousser ce principe trop loin, souvent on se tromperoit; il y a dans les règles générales de fréquentes exceptions, qui, bien loin d'infirmer les règles, ne font que les confirmer.

Vous avez entendu la *Gaussini*; sa voix est touchante, & a un son propre à l'innocence & à la candeur d'un enfant. Je jurerois presque de la bonté du cœur de cette fille. J'affirmerois aussi qu'elle est humaine, sensible, complaisante..... Mais, je sors des bornes de la question que vous m'avez proposée, j'y vais rentrer à l'instant. Non, répondit *Fatmé*, cet écart me fait plaisir, & vous m'avez promis vous-même de me parler de

la voix, comme d'une partie eſſentielle à la beauté. Continuez vos réflexions, & permettez-moi d'y ajouter quelques remarques. Par exemple, la *Gauſſini*, que vous citez, a un ſon de voix qui intéreſſe, qui remue l'ame, & qui excite inſenſiblement à la pitié, à la compaſſion & à tous les ſentimens tendres & affectueux. Mais je crois qu'elle eſt un peu trop monotone & qu'elle traîne un peu trop ſes ſons. Les paſſions douces veulent une expreſſion tranquille, l'ingénuité parle avec un ton meſuré & naturel; l'ennui, la triſteſſe, l'abattement & les longues douleurs ne s'expriment qu'avec une certaine langueur, qui prouvent plus ou moins la grandeur de 'accablement où nous

nous

nous trouvons. Chacun de ces tons n'eſt pas le même, il doit être varié, & le ton de la langueur n'eſt pas celui de l'indolence ou de la pareſſe.

Cette remarque eſt fort ingénieuſe, répondit le médecin, & toutes les perſonnes de goût ſeront de votre avis. Cependant, il n'en ſera pas moins vrai, que le fond ou le timbre de la voix de la *Gauſſini* eſt agréable & touchant : c'étoit à l'art à en déterminer l'uſage & à le régler. Pluſieurs jolies perſonnes négligent ainſi un des plus beaux avantages pour plaire, qu'elles ſe procureroient, ſi elles y faiſoient la moindre attention. Elles chargeroient alors de nouvelles chaînes ceux qui s'avouent déjà leurs eſclaves; elles

forceroient les cœurs les plus rebelles à leur rendre des hommages qu'ils refusent ou par caprice ou par inflexibilité. Mais le son de voix tendre & insinuant n'est pas le seul qui puisse plaire : souvent un ton ferme imprime le respect & exige nos égards & notre attention. Ecoutez *Menilia*, sa déclamation est ferme, & son ton quelquefois dur. Née pour rendre vivement l'expression des passions terribles, elle suspend les mouvemens du cœur dans le désespoir ; elle fait pâlir le visage dans la crainte. Anime-t-elle sa voix de l'œil & du geste ? On appréhende les effets du ressentiment, les menaces de la fureur, les suites de la tyrannie, les éclats de la rage. Tout-à-coup, avec un art admi-

rable, elle adoucit la rudeſſe de ſa voix; elle parle avec ce ton aſſuré que donnent la confiance & l'autorité; elle raſſure, elle promet, elle perſuade, ſans qu'on la puiſſe ſoupçonner de diſſimulation; ſoupçon qui naît ordinairement du ton moqueur ou ironique, & jamais de ce ton mâle & ſoutenu. Alors la ſérénité ſe répand ſur le front de l'auditeur, le calme ſuccède à la plus violente agitation; & l'on admire celle qui, peu auparavant, ſemoit l'épouvante & l'indignation. Autoriſé par un pareil exemple, je puis conclure que, quoiqu'on ait l'organe de la voix, ou peu flexible, ou peu ſonore, on peut tellement ménager cet inſtrument, le déployer, le faire agir à propos, qu'on faſſe

la plus vive impreſſion ſur ceux qui nous écoutent.

Mais rien peut-il mieux faire ſentir le prix & la beauté de la voix, que le chant? C'eſt l'éloquence naturelle d'un cœur qui peint ſa ſituation & qui exprime la vîteſſe ou la lenteur, la force ou la douceur de ſes mouvemens. Si la meſure eſt vive & animée, elle annonce l'allégreſſe & la gaîté. Eſt-elle précipitée? elle manifeſte le dépit & la colère. Eſt-elle grave? elle caractériſe la nobleſſe & l'élévation du ſentiment. Eſt-elle lente? elle diſpoſe à la molleſſe & au repos. Eſt-elle languiſſante? elle exprime la douleur d'une perſonne affligée; ce ſentiment paſſe dans notre cœur, émeut ſa pitié, & lui fournit

le germe de la mélancolie & de la triſteſſe. Il n'y a perſonne qui puiſſe éviter le pouvoir de la muſique. Soit qu'elle n'ait que les graces de la ſimple nature, ſoit qu'elle ſoit parée de toutes les richeſſes de l'art, ſa puiſſance eſt toujours certaine. C'eſt le roſſignol qui chante ſans méthode ; c'eſt le ſerin qui chante les airs légers & badins qu'on lui a appris. J'ai vu dans les champs, un jeune berger écouter ſa bergère ; ſon ame étoit ſi attentive & ſi ſenſible à ſes ſons, même groſſiers & ruſtiques, que le loup auroit pu enlever pluſieurs brebis de ſon troupeau, ſans qu'il s'en apperçût. Dans de brillantes fêtes, j'ai entendu chanter d'aimables filles : on auroit dit qu'il ſortoit de

leur bouche une ſuite de chaînes qui captivoient & les oreilles & le cœur de leurs amans. Une foule de jeunes gens les admiroit & envioit le bonheur de ceux qui avoient pu leur plaire. Les amans ne ſortoient de leur extaſe, que pour entrer dans l'enthouſiaſme de l'amour ; & ils ne quittoient cet enthouſiaſme, que pour ſe plonger dans les erreurs de la jalouſie, qui leur faiſoit accroire qu'ils devoient avoir mille rivaux, puiſqu'il n'étoit pas poſſible d'entendre ces ſyrènes ſans en être enchanté & ſans leur livrer ſon cœur, qui étoit le prix de l'enchantement. Je puis donc aſſurer, ſans craindre de me tromper, que la voix eſt un des plus beaux ornemens de la beauté ; que

le moyen le plus sûr qu'une belle puisse employer pour plaire, c'est d'avoir une voix nette, douce, gracieuse, sonore, attrayante; que, par le secours de la musique, on peut tellement modifier ses tons, corriger son intonation, former son organe, que la voix en sera plus harmonieuse, & l'expression plus juste & plus touchante. Pour prouver ces propositions, il ne faut pas que je remonte à l'antiquité la plus reculée, ni que je cite les miracles de la fable. Il suffit de faire entendre les demoiselles *Felli*, *Cavalleri*, *Mauri*, dont les voix flexibles & mélodieuses enchantent tous ceux qui les écoutent. Quels applaudissemens n'avez-vous pas donnés vous-même à *Geliotto*, lorsqu'avec un art

admirable il roule, il file, il ſuſpend ſes ſons? Je n'héſiterois pas à l'appeler l'*Arion* de ce ſiècle. Perſonne ne chante avec plus de goût, plus de grace & plus de naturel que lui. *Pero* a une voix beaucoup plus belle que *Geliotto*, cependant *Geliotto* enlève tous les ſuffrages, & l'on n'a qu'une admiration muette pour *Pero*. Tant il eſt vrai qu'avec l'art on peut dompter la nature, la ſurpaſſer, l'embellir, la rendre plus frappante ou plus intéreſſante.

Je n'ai pas envie de combattre ce ſyſtême, répondit *Fatmé* au médecin, qui alloit encore pourſuivre plus loin cette carrière, ſi on ne l'eût arrêté. Je conviens de la vérité de tout ce que vous venez d'avancer : mais vous ſerez

obligé d'avouer avec moi, qu'il y a certains obſtacles qu'on ne peut pas vaincre, ſoit par l'exercice, ſoit par les règles. Les obſtacles ſont, ou des oppoſitions réelles qu'a miſes la nature, ou des maladies qu'il faut guérir par le ſecours de la médecine. Dans la première claſſe ſe trouvent la fauſſeté & la mue de la voix. Dans la ſeconde, on peut placer l'enrouement, la toux, les rhumes, l'extinction de la voix, l'aſthme. Il me paroît que la muſique ne peut rien dans tous ces cas-là. C'eſt à vous, *Abdeker*, à me faire part des reſſources qui vous reſteroient à employer alors. Tout ceci eſt abſolument de votre reſſort, & vous ne devez pas me refuſer quelques éclairciſſemens ſur chacun de ces articles.

Déjà la nuit étoit fort avancée. Il étoit temps de consacrer au sommeil les heures que le soleil passe à éclairer un autre hémisphère. *Abdeker* remit la conversation au lendemain. Les deux amans s'embrassèrent tendrement; le voluptueux Morphée tira un voile transparent sur leurs caresses, & les songes agréables eurent soin de répandre sur leur lit les roses & les pavots.

CHAPITRE II.

Méprise d'Abdeker & de Fatmé, qui leur occasionne la connoissance de Mocenigo. Défauts de la voix.

LE lendemain, *Abdeker* & *Fatmé* furent se promener sur la place de Saint-Marc. Cette place est le plus bel ornement de Venise, & est digne de la curiosité de tous les étrangers. Chacune de ses extrémités est terminée par un temple qui le dispute en grandeur & en magnificence, aux plus belles mosquées. Les procuraties, qui sont des bâtimens construits en marbre, & décorés d'une architecture fort régulière, règnent des deux

côtés, avec de grands portiques, qui élargiſſent encore la place, qui l'embelliſſent & qui la rendent plus commode. Dans un des angles, ſe trouve une tour d'une hauteur prodigieuſe. Elle eſt entièrement dorée; & lorſque, dans un jour ſerein, le ſoleil darde ſes rayons ſur cette tour, ceux qui ſont en mer l'apperçoivent de plus de trente milles. Il ſemble que de cette place on entre dans une autre qui va ſe terminer ſur le bord de la mer: on l'appelle le *Broglio*. Le palais du doge eſt d'un côté, & les procuraties ſont continuées de l'autre, ce qui rend ce lieu très-agréable. Le *Broglio* eſt la promenade des nobles. Ils occupent toujours un des côtés de cette place, tantôt pour chercher le ſoleil,

tantôt

tantôt pour ſe mettre à l'ombre, ſelon la ſaiſon. Comme leur nombre eſt fort grand, & qu'ordinairement ils ne ſe voient pas ailleurs, le *Broglio* eſt le rendez-vous général où les viſites ſe font & où l'on traite de pluſieurs affaires. De ſorte qu'il n'eſt pas permis de ſe mêler parmi eux dans le côté de promenade qu'ils occupent; l'autre côté eſt libre ſeulement. Ce lieu leur eſt ſi particulièrement deſtiné & approprié, que quand un jeune noble eſt parvenu à l'âge requis pour entrer au conſeil, le premier jour qu'il prend la robe, quatre nobles de ſes amis l'introduiſent en cérémonie au *Broglio*. Si quelqu'un d'entr'eux eſt banni du conſeil, l'entrée du *Broglio* lui eſt en même tems interdite.

Abdeker, qui ignoroit ces uſages, ſe promenoit avec *Fatmé* au milieu de ces hommes, qui, la plupart ne font conſiſter la nobleſſe que dans les diſtinctions. Ce fut une eſpèce de ſcandale pour eux, & ils crurent que la politique vénitienne ne devoit pas ſouffrir un pareil attentat. Auſſi-tôt la choſe fut miſe en délibération. La queſtion agitée & examinée auſſi attentivement que s'il ſe fût agi des intérêts de l'état, il fut conclu que quatre députés iroient ſommer les étrangers de ſe retirer. Le jeune *Mocenigo* arriva à cet inſtant. Informé du fait, & voyant qu'il s'agiſſoit d'exclure indécemment de la promenade l'aimable fille qu'il avoit tant admirée à l'opéra, il perça la foule,

& dit hautement à tous ceux qui l'environnoient : depuis quand la politesse est-elle une loi contraire à l'état? Les mauvais procédés font-ils moins d'ennemis ? Quel affront a pu recevoir votre noblesse, de ce que deux étrangers ignorent vos bisarres coutumes ? Vous devriez leur taire, plutôt que de leur apprendre. O ridicule vanité qui nous aveugle, même sur nos propres intérêts ! Retenez ici vos députés, je me charge d'aller instruire moi-même ces deux jeunes personnes, qu'elles sont sur des terres réservées en certains tems pour vos seigneuries. Il dit, & aucun n'osa répliquer. On respectoit, dans le neveu, la personne du doge, dont la sagesse & les talens avoient mé-

rité tous les égards de la république.

Pendant qu'on garde un profond ſilence, *Mocenigo* part précipitamment. Il vole vers *Abdeker* & *Fatmé*, moins pour leur faire un mauvais compliment, que pour tâcher, dans cette occaſion, de s'attirer leurs bonnes graces. Pardonnez, leur dit-il, en s'approchant d'eux d'une manière très-civile, pardonnez, ſi je vous aborde ſans être connu de vous. Vous contemplez d'un regard curieux nos temples, nos palais, nos places, nos monumens, & diverſes choſes rares qui ſont l'ornement de cette ville : peut-être ſouhaiteriez-vous apprendre l'origine, l'utilité de toutes ces choſes, & les différentes anecdotes intéreſ-

ſantes qu'on peut avoir à ce ſujet. Je puis vous donner pluſieurs éclairciſſemens curieux, & vous procurer la facilité de voir pluſieurs raretés dont vous aurez lieu d'être ſatisfaits. Je ſuis neveu du doge, parent du plus grand nombre des ſénateurs, & ami des perſonnes les plus diſtinguées de la république. Il me ſera par conſéquent facile de contenter votre goût & votre envie. Le médecin remercia *Mocenigo* de ſa politeſſe, & accepta ſes offres. *Fatmé* ne répondit que par un ſouris gracieux, qui prouvoit encore mieux qu'un long diſcours, qu'elle étoit charmée d'une pareille complaiſance. Tandis que *Mocenigo* reçoit les remerciemens des deux étrangers, il les conduit inſenſible-

ment du *Broglio* dans la place de S. Marc. Toute la jeune nobleſſe le ſuivoit des yeux, & auroit deſiré partager avec lui l'avantage d'une pareille compagnie. Les nobles vénitiens, au contraire, qui touchoient preſqu'à l'hiver de leur âge, ſe félicitoient de n'avoir point ſouffert cette innovation, d'autant plus déplacée, diſoient-ils, que les turcs étoient les ennemis jurés de la nation, & d'autant plus à craindre, que *Mahomet* étoit un homme ruſé, qui uſoit de tous les ſtratagêmes pour connoître les forces, la ſituation, les intrigues, les complots de ceux qu'il vouloit perſécuter. Suivant leur façon de penſer, *Abdeker* pouvoit être un eſpion dont il falloit examiner la conduite;

que *Mocenigo*, avec ſon caractère obligeant, ſe livreroit peut-être trop aux pratiques ſecrètes & ſpécieuſes d'un ennemi caché; que l'empereur ottoman le mettroit ſans doute dans ſes intérêts, lui feroit trahir ſon devoir, & l'engageroit à livrer ſes concitoyens, pour la conſervation deſquels il étoit né, il vivoit, il devoit mourir. Tel fut le point de vue politique ſous lequel on conſidéroit cette affaire. La converſation fut des plus agitées & des plus tumultueuſes pendant toute la promenade. L'excluſion des deux étrangers fut regardée comme une action de vigueur, & fut traitée avec autant de diſcuſſion que la nouvelle la plus importante à l'état. Ces réflexions, quoique peu fondées, échauf-

ſèrent les eſprits, & furent le germe d'une guerre cruelle qui devoit éclorre entre l'empereur de Conſtantinople & la république vénitienne.

Mocenigo, éloigné de ce tumulte, n'entend pas les propos ſuperflus & peu vraiſemblables que tiennent des particuliers, dont l'imagination vive & bouillante apperçoit dans le lointain des chimères qui n'ont jamais exiſté. Il jouit d'un plaiſir qu'il avoit tant deſiré, de connoître la belle turque & de converſer avec elle. Cette première converſation ne fut que générale; tantôt elle rouloit ſur la fondation de Veniſe & ſur la manière dont toutes les lagunes furent habitées: tantôt elle étoit ornée du détail hiſtorique de certains événe-

mens, qui avoient donné lieu à des établiſſemens particuliers. Vous vous trouvez ici, leur dit-il, en continuant ſon diſcours, dont le fil s'étoit dirigé inſenſiblement vers cette queſtion, vous vous trouvez dans une contrée où, depuis long-tems, on a déclaré la guerre à vos ſultans. Vos mœurs, vos coutumes, vos loix, votre religion ſont ſi différentes de tout ce qui ſe pratique ici, que la paix peut régner difficilement entre deux puiſſances ſi oppoſées dans le principe du gouvernement. Quelquefois les armées ottomanes ont remporté de grands avantages ſur notre république. Souvent auſſi les troupes vénitiennes ont fait trembler l'empire du croiſſant juſques dans ſes fondemens. Vous

en avez une preuve convaincante ſous vos yeux. Voyez ces quatre chevaux de bronze qui ſont ſur le portail de l'égliſe de S. Marc. Ces chevaux étoient attelés autrefois à un char du ſoleil, qui ſervoit d'ornement à l'arc de triomphe que le ſénat de Rome fit ériger pour *Néron*, après la victoire que ce prince remporta ſur les parthes. *Conſtantin* le grand les tranſporta de Rome à Conſtantinople, où il les plaça dans l'Hippodrome. Enfin, les vénitiens s'étant rendus maîtres de cette ville ſuperbe, ils en apportèrent pluſieurs riches dépouilles & ſur-tout ces chevaux que vous voyez ici. Mais leur gloire fut moins grande alors, que celle de vous poſſéder aujourd'hui. Ils ne connoiſſent pas leur

bonheur ; & bien loin d'en jouir, ils ne ſongent qu'à l'écarter.... Tout-à-coup, *Mocenigo* s'arrêta. La manière dont il prononça ces dernières paroles, fit ſoupçonner à *Fatmé* quelque mauvaiſe intention de la part du peuple chez lequel elle venoit ſe réfugier. Pourquoi me parler de guerre, dit-elle au jeune vénitien qui l'accompagnoit, pourquoi jettez-vous l'allarme dans mon cœur ? Que ſignifient vos dernières paroles ? Médite-t-on contre nous quelques mauvais deſſeins ? Sommes-nous ſuſpects en cette ville ? Et nous regarde-t-on moins comme des hôtes que comme des ennemis ?

Raſſurez-vous, aimable étrangère, répliqua *Mocenigo* ; vous n'avez rien

à craindre parmi nous, & nous ſavons reſpecter les droits de l'hoſpitalité. Des diſcours, & même la façon d'agir de quelques-uns de mes compatriotes m'ont fait parler peut-être plus ouvertement que je ne devois. Choqué de certains procédés, je n'ai pu céler ce que je voulois vous taire. Il faut vous tirer d'inquiétude, & l'aveu que je vais vous faire vous inſtruira pour l'avenir. Parmi nous, les nobles ont un droit ſingulier de choiſir, dans chaque ſaiſon, le côté du *Broglio* où ils veulent ſe promener. Il n'eſt permis à perſonne de ſe mêler avec eux; le peuple, & tous ceux qui ne ſont pas nobles vénitiens, peuvent tout au plus traverſer la place, ſans s'y arrêter. Ignorant

cette bizarre coutume, vous vous êtes promenés à côté de ces êtres orgueilleux, qui en ont murmuré fort haut; & je n'ai pu appaiſer ce murmure, qu'en partant ſous prétexte d'aller vous avertir qu'il falloit vous retirer. Je me chargeois d'une commiſſion auſſi diſgracieuſe, moins pour vous faire éloigner, que pour avoir une occaſion de m'approcher davantage de vous, & vous témoigner combien je m'eſtimerois heureux, ſi je pouvois jouir quelquefois du plaiſir de vous voir. Ne craignez pas ici aucune hoſtilité: vous portez ſur votre front l'empreinte de la douceur & de la paix. Seul, je puis confondre l'audace de ceux qui trameroient contre vous de dangereux complots.

Mocenigo ayant ainſi raſſuré *Fatmé* & ſon amant, il les conduiſit dans le palais ducal, & leur fit voir tout ce qu'il renfermoit de précieux. Enſuite il les reconduiſit juſqu'à leur demeure, en leur demandant la permiſſion de venir leur faire ſa viſite. Les jeunes amans ſe trouvèrent trop flattés d'une pareille connoiſſance, & le ſupplièrent de les honorer d'une auſſi grande faveur. *Fatmé*, reſtée ſeule avec *Abdeker*, lui demanda ce qu'il penſoit du jeune vénitien qui les avoit accueillis avec tant de bonté & de graces. Je ne puis m'empêcher, ajoutoit-elle, de lui donner toute mon eſtime, peut-être même lui accorderois-je toute ma confiance. Sa voix eſt ſi douce; ſon ton eſt ſi perſuaſif, qu'on ne peut

héſiter à croire tout ce qu'il dit. Sa figure eſt ſi prévenante, ſon coup d'œil ſi tendre, qu'on ne peut le ſoupçonner de détours ou de trahiſon.

Fatmé tint ce diſcours d'un air ſi animé, que le médecin craignit les ſuites de la vive impreſſion que *Mocenigo* venoit de faire ſur le cœur de ſa maîtreſſe, & qu'on le fraudât d'une partie de la conquête qu'il avoit enlevée à *Mahomet*. Néanmoins, il céla ſon trouble & ſon inquiétude ; mais ſa réponſe ſe reſſentit un peu de ſon embarras, & de cette étincelle de jalouſie qui venoit d'éclore. Après quelques momens de réflexions, dont *Fatmé* s'apperçut à peine, il répondit qu'en effet le jeune vénitien avoit le grand art de tellement inſinuer les

choſes, qu'il étoit sûr d'être approuvé. L'inflexion & le timbre de ſa voix, ajouta-t-il, ſon geſte bien ménagé, les mouvemens bien réglés de ſon viſage; tout, en un mot, chez lui, tend à vous diſpoſer en ſa faveur, lorſqu'il parle. Celui qui l'écoute, bien loin de lui réſiſter, ſemble ne plus penſer que comme lui, & n'avoir d'autre volonté que la ſienne. Talent vraiment ſéducteur, contre lequel il faut être en garde, ou bien l'on tombe malgré ſoi dans l'erreur, & l'on ne s'en retire que long-tems après que le charme eſt diſſipé. J'ai connu dans le voyage que je fis, lorſque je paſſai de l'Arabie dans la Turquie, un jeune homme qui avoit ce même talent. L'impreſſion qu'il

faifoit en parlant, étoit telle qu'on lui prêtoit la plus grande attention, & qu'on auroit toujours defiré de l'entendre. Souvent les chofes qu'il difoit étoient fort ordinaires, mais elles prenoient des graces dans fa bouche; de forte que l'admiration venoit moins de fon éloquence, que de fon élocution. Art précieux pour celui qui le poffède, mais dangereux pour ceux fur lefquels il fait fon effet. La raifon eft enchaînée, & l'on eft la dupe de fes fens. Permettez-moi de ne pas m'étendre davantage fur ce fujet; nous n'avions pas réfolu de nous entretenir de la beauté & des charmes de la voix; il étoit queftion d'en examiner les défauts.

Je ne vous entretiendrai pas de

la perte totale de la voix, qui eſt quelquefois l'effet de la paralyſie, & des maladies graves qui attaquent le cerveau. Il faut alors que la médecine raſſemble toutes ſes armes, encore n'eſt-elle pas certaine de la victoire. Je ne vous parlerai pas non plus de l'abſence de la voix, qui provient d'un défaut dans les organes de l'ouie : c'eſt ainſi que les ſourds de naiſſance ſont preſque toujours muets, parce que n'ayant pas entendu les ſons, ils ne peuvent les imiter. Les guériſons de pareilles infirmités doivent plutôt être regardées comme des libéralités de la nature, que comme des miracles de l'art. Le haſard, les fortes paſſions de l'ame, la terreur, l'étonnement, ont quelquefois donné

l'uſage de la parole à ceux qui ne l'avoient pas. Vous vous rappellez, ſans doute, un fait que les hiſtoriens ont jugé digne d'être tranſmis à la poſtérité. Un ſoldat perſan avoit le bras levé pour aſſaſſiner Créſus, qui marchoit à côté de ſon fils. Ce fils, qui étoit muet, s'apperçut du péril, il en frémit; & ſa crainte lui fit faire un effort prodigieux, que ſa langue ſe délia tout-à-coup, & qu'il s'écria : Arrête, barbare, arrête; c'eſt le roi. Le ſoldat reſte interdit, & Créſus évite le coup mortel qu'on alloit lui porter (1). Tel fut l'événement par lequel ce tendre fils recouvra l'uſage de la parole. Digne récompenſe de

(1) Hérodote, liv. I.

l'amour qu'il avoit pour ſon père.

On peut perdre encore la voix par pluſieurs cauſes accidentelles : ſouvent la peur prive de la voix ; mais à peine les objets de crainte ſont-ils diſſipés, que peu-à-peu on recouvre l'uſage de la parole. Différens ulcères larges & profonds ſur les organes qui doivent modifier l'air en ſortant des poumons, éteignent la voix. On guérit de cette eſpèce d'aphonie, en détruiſant les cauſes qui l'ont produite. Vous avez connu la jeune grecque *Aſtaſie* (1), qui, après avoir eu mille amans dans la ville, paſſa dans le ſérail de l'empereur ; elle perdit ainſi la voix par un ulcère, & la recouvra

(1) Ce nom ſignifie inconſtante.

par mes ſoins. *Anchinoé* (1) ſa ſœur, dont l'eſprit vif & enjoué amuſoit toutes les odaliques, eut une extinction de voix par une cauſe plus extraordinaire. Etant endormie, elle reſpira la vapeur d'une lampe mal éteinte. Le matin, en ſe réveillant, elle ne pouvoit plus prononcer aucun ſon; & ce ne fut qu'au bout de quelques jours qu'elle recouvra un talent dont la privation la fâchoit beaucoup, & toutes celles qui ſe faiſoient un plaiſir de l'entendre. Il eſt encore fort ordinaire aux perſonnes qui mangent des fruits acides, comme les citrons, les oranges & les bigarades, d'avoir des extinctions de voix. Celles qui

(1) Ingénieuſe.

ſont plus délicates, l'ont de même, pour avoir fait uſage de ſimples fruits aigrelets, comme le verjus, la groſeille, la grenade. Quelques taſſes de thé, de capillaire ou de ſerquis, le matin en ſe levant, ou le ſoir en ſe couchant, font bientôt diſparoître cette indiſpoſition. Il eſt un fruit bien plus à craindre pour la voix, que tous ceux que je viens de vous nommer. Ce ſont les noix, qui, par l'irritation qu'elles font ſur la langue & ſur la gorge, reſſerrent tellement les inſtrumens de la voix, que le goſier ne peut pas ſe dilater facilement. C'eſt avec raiſon qu'on les évite, lorſqu'on veut conſerver la beauté de ſa voix. Les amandes font touſſer beaucoup, & cauſent une irritation qui empêche

de parler avec facilité. De ces obſervations, connues même du vulgaire, on peut conclure qu'il faut éviter les alimens âcres & les liqueurs fortes, lorſqu'on veut conſerver la beauté de ſa voix, ou du moins ce timbre harmonieux qui ſoutient l'attention de ceux qui nous écoutent (1).

J'aurois voulu vous enſeigner quelques particularités au ſujet de la mue de la voix; mais je ſerois obligé de remonter à certaines connoiſſances dont la diſcuſſion vous paroîtroit peut-être peu intéreſſante. Je vous vois déjà preſque fatiguée de mes réflexions. Vous paroiſſez diſtraite, & d'autres ſoins vous occupent. Non,

(1) Voyez l'obſervation première.

je vous écoute, répondit *Fatmé*, qui avoit prêté une attention moins marquée qu'auparavant au diſcours de ſon amant, & qui réfléchiſſoit ſur la connoiſſance de *Mocenigo*, dont *Abdeker* paroiſſoit beaucoup moins touché qu'elle. J'ai toujours beaucoup de plaiſir à vous entendre, ajouta-t-elle, & je n'ai jamais refuſé d'être inſtruite par une bouche auſſi éloquente que la vôtre. Je me ferois un crime de ne pas vous croire, reprit aſſez froidement le médecin ; & ce ne ſera que par votre ordre que j'entrerai dans un détail qui me ſemble ici néceſſaire pour développer les queſtions les plus importantes ſur la voix. Enſuite il ſe retira pour ne pas montrer ſon humeur chagrine, dont

il

il ne pouvoit dompter l'impétuoſité dans ce moment. Quelquefois le ſoleil ſe cache dans les nuages, & il n'en ſort que pour ſe montrer plus reſplendiſſant de gloire à nos yeux. *Fatmé*, qui ne connoiſſoit pas les effets de la jalouſie, n'apprécia point à leur juſte valeur les mouvemens tumultueux du cœur de ſon amant.

CHAPITRE III.

Amis dangereux pour les femmes. Suite des défauts de la voix; différentes ſortes de voix.

MOCENIGO, trop charmé de la connoiſſance de la belle étrangère, ne manqua pas à lui rendre de fréquentes viſites, & à chercher à lui plaire par toutes ſortes d'attentions. Ses manières polies, ſon humeur complaiſante, ſon nom illuſtre, le lièrent étroitement avec *Fatmé*, qui cherchoit ſeulement la douceur d'une ſociété gracieuſe & diſtinguée. Bientôt, par ce canal, elle connut les femmes du plus haut rang de la ville.

Mais elle ſut reſſerrer les bornes de ſa compagnie dans un certain cercle, qui, ſans la jetter dans une trop grande diſſipation, lui laiſſoit encore le moment de goûter les charmes de la vie privée & indépendante d'un cérémonial gênant, & pour celui qui y eſt obligé, & pour celui qui en eſt le ſujet.

La jeune nobleſſe avoit déjà envié le ſort de *Mocenigo*, lorſqu'il s'acquitta de ſa commiſſion; l'envie redoubla lorſqu'on ſut qu'il jouiſſoit encore de plus près d'un objet, dont le moindre coup-d'œil pouvoit ſoumettre, dans la plus grande diſtance, l'ame la plus fière. C'étoit le commencement d'une fermentation dans les eſprits qu'on ne pouvoit pas

prévoir, & que le neveu du doge aidoit encore par ſa conduite & par ſes refus. En homme prudent, il écoutoit peu les diſcours qu'enfantent le libertinage, l'impudence & l'étourderie. Peut-être auſſi, jaloux de la conquête qu'il méditoit, il refuſoit d'un air ferme les diverſes ſollicitations de cette eſpèce de petits-maîtres, qui veulent être introduits auprès des jolies femmes, & qui ne les connoiſſent ſouvent que pour les décrier ou pour publier par-tout qu'ils en ſont les favoris, dans le tems même qu'ils en ſont, ſi ce n'eſt mépriſés, du moins peu eſtimés. *Mocenigo* avoit trop l'uſage du monde, pour vouloir expoſer aux traits de la médiſance ou de la calomnie, une femme pour la-

quelle il avoit conçu un profond respect dès la première entrevue. Né avec un tempérament vif & impétueux, il étoit devenu sérieux & réservé, par des malheurs qui altèrent presque toujours l'assiette naturelle de l'ame. En allant au-devant de *Fatmé* dans le *Broglio*, il avoit d'abord été entraîné par la vivacité de ses sens, toujours prompts à céder aux premières impressions; en respectant *Fatmé*, il obéissoit à sa raison, accoutumée à réprimer ses sens.

Mocenigo étoit devenu l'ami de *Fatmé*, & il n'en pouvoit douter. Il tâchoit de mériter l'amitié d'*Abdeker*, mais il n'avoit encore reçu aucune marque qu'il étoit parvenu à son but. Les sentimens qu'il avoit

pour la belle géorgienne, étoient d'une amitié tendre, affectueuse, égale à l'amour, mais plus solide que lui; ceux qu'il ressentoit pour le médecin étoient d'une amitié délicate, obligeante & fondée sur l'estime. De jour en jour, ses sentimens croissoient, & il profitoit de cette familiarité, qui est le délassement du cœur & l'épreuve de l'esprit. *Mocenigo* étoit moins en garde contre lui-même; tout son bon caractère se développoit sans contrainte; il amusoit beaucoup *Fatmé*, qui, sans cette compagnie, auroit ressenti tout l'ennui inséparable d'une retraite aussi singulière que la sienne. Toujours forcée au silence sur son état, ne se rappelant qu'avec horreur le passé, songeant qu'elle pou-

voit être reconnue, & retourner dans ſes premiers fers, ou perdre la vie; tels étoient les tableaux que lui traçoit ſon imagination, lorſque livrée à elle-même, elle portoit quelques regards ſur ſes malheurs. La préſence de ſon ami diſſipoit tous ces nuages, & rendoit à ſon ame toute ſa ſérénité. Ne pouvoit-elle acheter par quelque complaiſance ce bien qui lui rendoit le fardeau de la vie plus léger? Ne devoit-elle pas le payer par un peu de reconnoiſſance?

Si je n'aimois *Abdeker*, ſe diſoit-elle à elle-même, j'aimerois *Mocenigo*. Pardon, cher amant, je te fais une injure. Aurois-je dû jamais ſonger à aimer tout autre que toi? Je ſuis une inconſtante, je ſuis une in-

fidelle. Après n'avoir chéri que toi ſeul, après n'avoir emporté que ton ſeul ſouvenir, quand je ſuis deſcendue dans le tombeau, devois-je jeter un regard indiſcret ſur tout autre, lorſque tu m'as rendu la vie ; toi qui pouvois dans ce moment me la refuſer ſans crime ; toi qui ne pouvois me la rendre, ſans expoſer la tienne? Sois encore aſſez tendre pour prendre en main ma défenſe, & ne me pas trouver coupable. Ce n'eſt ici qu'une erreur du deſtin. *Mocenigo* n'eſt pas un monſtre que je puiſſe haïr ; c'eſt un homme aimable auquel je ne puis refuſer mon eſtime ; voilà le terme où je m'arrête, *Abdeker* ſeul poſsède mon cœur ; j'adorerai même ſes mânes, ſi la parque per-

ſide tranche le fil de ſes jours avant que j'aie atteint la fin de ma carrière.

Dans les agitations de ſon ame, *Abdeker* faiſoit ces réflexions : je n'ai donc eſſuyé tant de peines & de périls, que pour cueillir le fruit le plus amer & le plus empoiſonné de l'amour ? Je n'ai arraché tant de ronces, que pour découvrir un abîme. Inhumaine *Fatmé* ! tu perces mes entrailles avec le glaive qui devoit leur faire la plaie la plus ſenſible. Je n'ai aimé que toi ſeule, & je t'étois même fidèle dans mon infidélité avec *Chryſolite*. Tu as donc oublié tout ce que j'ai fait pour te plaire ; & tous mes ſoins n'auront donc plus de valeur auprès de toi, parce qu'ils te ſont dus & que je me plais à te les rendre.

Ah ! tout autre te plaira davantage, & moissonnera avec facilité des roses dans un champ où je n'ai cueilli que des épines ? Que dis-je, insensé ! Quelle est mon injustice ! Dois-je régner en tyran sur des charmes qui ne m'appartiennent que parce que j'ai su les ravir, ou qu'on m'en a accordé la jouissance par grace & par choix ? Dois-je soupçonner *Fatmé* coupable, à cause que je le crains ? *Mocenigo* a de la naissance, des talens, de l'esprit & de l'honneur : voilà ce qui me fait trembler. Aimerois-je donc mieux que *Fatmé* accordât son estime à quelqu'ame basse, à quelque méchant, à quelque hypocrite qui m'enlevât, sans honte & sans remords, un bien qui m'est plus cher que la vie ? Non,

Fatmé eſt incapable de connoître ou de favoriſer de pareils monſtres. Elle ſait rendre hommage au mérite, & elle le rend ſans crime. Elle honore *Mocenigo* de ſon amitié, & elle me réſerve tout ſon amour. Cruelle jalouſie, que tu es belle, lorſque tu ne ſors point du cœur que tu fais palpiter ! Mais que tu es horrible, lorſque tu t'épanches au-dehors ! Il ne manquoit plus que ton venin dans mes veines pour troubler mes jours, au moment que je comptois les paſſer dans le ſein du bonheur & du repos. Si tu te plais dans ces climats, & que tu ſecoues ton flambeau & tes ſerpens ſur la tête de ceux qui y abordent; je fuis loin de ces lieux, & je vais vivre dans des contrées, où,

ſans aimer avec moins de vivacité, j'aimerai avec moins de fureur. Telle étoit la ſituation embarraſſante des deux amans transfuges. Cependant ils ſe cachoient mutuellement leur trouble, connoiſſant la délicateſſe & la ſenſibilité de leur ame. *Fatmé* prit le parti de redoubler ſes careſſes à ſon cher amant, & de diſſiper par ſa gaîté cet air ſombre qu'une triſteſſe involontaire avoit empreint ſur ſon viſage. En le voyant arriver un jour, elle lui chanta ces paroles ſi touchantes, qui ſe répandirent enſuite par toute la ville :

Ah ! que ma voix me devient chère,
Depuis que mon amant ſe plaît à la former !
Amour, rends mes accens dignes de le charmer.

C'eſt

C'eſt peu, c'eſt trop peu de lui plaire,
Oblige-le toujours à m'aimer (1).

Abdeker, comme réveillé d'un ſommeil léthargique, vole au col de ſa maîtreſſe, & donne un baiſer voluptueux ſur cette belle bouche, qui venoit de calmer ſa douleur en reſſuſcitant tous les tranſports de ſon amour. Ceci, dit *Abdeker* en déridant ſon front, ceci eſt un reproche détourné d'avoir interrompu pendant ſi long-tems mes leçons ſur la voix, & une douce invitation d'entrer dans le détail que je vous avois promis. *Fatmé*, je vous obéis. *Fatmé* exprima ſon

(1) On a cru devoir traduire ainſi des vers arabes, qui ont le même ſens que ces paroles d'un de nos opéras.

consentement par un baiser aussi tendre que ravissant.

On distingue ordinairement, dit le médecin, cinq sortes de voix, le dessus, la haute-contre, la taille, la basse-taille & la basse-contre. Chacune de ces espèces de voix a une certaine étendue, & peut s'élever depuis un son jusqu'à un autre. C'est ce qui a fait qu'on a encore distingué chacune de ces espèces.

Le dessus se divise en haut & bas dessus. Le haut-dessus est ainsi nommé, parce que c'est la voix la plus aigue, la plus éclatante & la plus élevée de toutes les autres voix : c'est celle des jeunes filles ordinairement & des jeunes garçons, jusqu'à l'âge de puberté. Le bas-dessus, au con-

traire, n'eſt pas ſi perçant & ne monte pas ſi haut ; mais cette voix eſt plus pleine ou plus mâle, plus groſſe ou plus forte que le haut-deſſus, & deſcend toujours plus bas. Telle eſt naturellement la voix des filles nubiles ou d'âge un peu avancé, & celle des femmes ordinairement.

La haute-contre eſt celle qui ſuit immédiatement les deſſus; elle en diffère fort peu ; ſes ſons ſont moins grêles & moins clairs, mais ils ſont plus nourris & plus formés. On lui joint une autre ſorte de voix, qu'on nomme haute-contre bâtarde, parce que les limites en ſont plus reſſerrées.

La taille s'appelle ainſi, à cauſe qu'elle eſt la voix qui eſt au milieu

de toutes les autres, ou qui tranche, pour ainſi dire, & ſépare les voix ſupérieures des inférieures. Elle eſt la voix naturelle des hommes faits ou d'âge à l'être. Elle a cet avantage, qu'elle peut exécuter ſans contrainte ce que les deſſus chantent naturellement. Elle a une partie ſupérieure & plus brillante, qu'on ſurnomme haute-taille; mais elle ſe confond avec la haute-contre.

La baſſe-taille eſt la voix qui eſt immédiatement au-deſſous de la taille. Elle ne monte pas ſi haut, mais elle deſcend plus bas. On la nomme concordant, parce qu'elle s'accorde parfaitement bien avec toutes les autres voix. Elle eſt très-ſonore, remplit bien l'oreille, & annonce les

choſes avec dignité & avec majeſté.

La baſſe-contre eſt ainſi appelée, parce qu'elle eſt la voix la plus groſſe, la plus pleine, la plus baſſe & la plus bruyante. Par l'étendue de ſon eſſor ou ſon élévation, par la profondeur de ſon gouffre ou de ſon abaiſſement, elle imite les bruits les plus éclatans & les plus ſourds.

De toute cette hiſtoire, on peut inférer que la voix n'eſt pas toujours la même depuis l'enfance juſqu'à l'âge mûr, & que cette voix grêle de l'enfant qui crie dans ſon maillot, ſe change quelquefois en une voix mâle, qui éclate & qui tonne à ſon gré. Ce changement de la voix s'appelle mue, de la même manière qu'on appelle mue des oiſeaux le tems où ils chan-

gent de plumes (1). L'âge où cette mue de la voix eſt plus remarquable & où elle arrive toujours, c'eſt celui de treize à quatorze ans. Il ſe fait alors une ſi grande révolution dans les deux ſexes, qu'on pourroit croire que ce ne ſont plus les mêmes êtres. Examinez cette jeune fille qui vient d'entrer dans l'âge de puberté, les graces lui forment ſa gorge; Vénus exige ſon ſang pour gage de la fidélité à ſon ſervice; ſes deſirs lui développent ſon cœur, l'imagination enflamme ſes eſprits; & cette voix

---

(1) Du verbe *mutare*, qui ſignifie changer. Cet endroit étoit fort difficile à traduire : il a fallu s'écarter un peu du texte, pour ſe rapprocher du génie de notre langue.

timide, ce filet de voix, se change en une voix assurée, qui surprend ceux qui l'entendent. Maintenant, voyez ce jeune garçon qui touche à l'aurore de son bel âge : un feu secret coule dans ses veines, l'agite & l'étonne ; ses yeux deviennent plus étincelans ; son menton est orné d'un petit poil follet : il commence à sentir le prix de son existence ; sa voix annonce sa force, & ses idées décèlent ses sentimens & ses desirs. Ainsi le soleil en se levant fait pousser l'herbe tendre dans la prairie, donne la vie & la vigueur à tous les arbres, & fait chanter les oiseaux qui se taisoient dans l'ombre de la nuit. Il est cependant des hommes cruels qui éteignent dans la jeunesse l'étincelle de

ce beau feu qui devoit l'animer. Ces barbares, pour conſerver à quelques jeunes gens cette voix claire & enfantine qu'ils ſont ſur le point de perdre, leur arrachent les fruits dont ſe régénère le genre humain. Ils les privent d'un tréſor précieux, pour leur conſerver un foible avantage. Dans le ſérail, vous avez vu des victimes de ces infâmes pratiques, & vous en avez entendu dans les ſpectacles qu'on donne ici. A Conſtantinople, on les honore de la garde des femmes ; à Veniſe, on les applaudit plus ils imitent les femmes. Triſtes privileges, qui ne valent pas la gloire d'être homme & de pouvoir reproduire un être ſemblable à ſoi-même. Mais, détournons nos yeux de deſſus des

objets qui méritent plutôt notre indignation que notre curiofité.

Pendant le tems de la mue, les tons de voix varient, de façon qu'on croiroit que l'on change de voix à chaque inftant. C'eft un clavecin mal accordé, où l'on ne trouve aucune proportion entre les intervalles des fons. Le deffus prend la forme d'une taille, & la taille dégénère bientôt en baffe-taille. Mais il n'y a pas de forte de voix, dans ces circonftances, qui coure de plus grands rifques que les deffus. Il y a fort peu de femmes, & encore moins d'hommes qui confervent alors, dans fon entier, l'éclat & le brillant de cette voix. Les tailles fubfiftent ordinairement dans toute leur vigueur; & fi elles perdent quel-

que chofe dans leur élévation, elles le gagnent dans leur profondeur. Quelquefois il arrive qu'elles fe changent en baffe-taille, & qu'elles defcendent jufqu'à la baffe-contre. Ces voix ont leurs beautés particulières & très-eftimables, qui font peu regretter le talent de lancer des fons perçans & argentins. Tous ces changemens font l'ouvrage de la nature, & je ne penfe pas que l'art puiffe y avoir quelque part.

On demande fi, pendant la mue, on doit exercer fa voix. Cette queftion eft fouvent agitée, & l'on cite des exemples des perfonnes qui ont perdu l'étendue de leurs fons, & qui fe font gâté le gofier pour avoir forcé leur voix pendant ce moment. On

peut répondre, ſi je ne me trompe, que cela ne ſeroit pas arrivé par un exercice modéré, qui, bien loin d'être nuiſible, ſeroit devenu utile, en donnant aux fibres du goſier la facilité de ſe contracter & de ſe relâcher avec plus ou moins de force, en les accoutumant à des vibrations qu'elles ne peuvent acquérir que par des actes fréquemment répétés. Il eſt donc néceſſaire, & ſur-tout dans le tems de la mue, lorſqu'on veut ſe former la voix, de donner un certain eſſor à ſes ſons, ſans cependant trop exiger de l'organe qui doit les produire. Peu-à-peu cet organe devient plus flexible, & ne reſte point dans une inaction, dont il eſt impoſſible après de le retirer. Une précaution eſſentielle

dans ces circonſtances, eſt d'éviter tout ce qui peut enrouer, enrhumer ou cauſer quelque toux. Les bandelettes muſculeuſes, qui modifient l'air lorſqu'il ſort des poumons, ſe relâchent par une lymphe trop abondante, ou ſe roidiſſent par une humeur trop âcre; ce qui empêche leur juſte tenſion, dans l'inſtant même qui en doit décider pour le reſte de la vie. Telle eſt l'époque où la voix commence à devenir fauſſe; & tout le monde ſait combien il eſt difficile de déraciner un pareil vice.

Lorſque je parle de la fauſſeté de la voix, je ne l'entends ici que ſous l'acception ordinaire : car, à parler ſtrictement, il n'y a point de voix fauſſe. La voix, dans tous les cas

possible, procède toujours par des tons entiers ou par des demi-tons ; quelquefois elle exprime des quarts de tons ; mais c'est avec une adresse infinie. Dans toute cette marche, il n'y a rien qui ne soit suivant l'ordre de la nature ; à moins qu'on ne veuille donner le nom de voix fausse à celle qui, devant former des tons entiers, n'exprime que des demi-tons ; ou bien qui, devant former des demi-tons, rend des tons pleins & entiers. Alors, ce n'est fausseté que dans l'intonation ; & ce vice part plutôt du défaut de justesse de l'ouie, que de celui de l'organe de la voix. Vous avez pu remarquer que les personnes qu'on accuse d'avoir la voix fausse ne paroissent pas l'avoir lorsqu'elles

parlent, mais ſeulement lorſqu'elles veulent chanter. Selon mon ſentiment, les choſes doivent ſe paſſer ainſi, parce que le diſcours, dans la converſation, eſt ſuſceptible de mille tons divers & indéterminés, tandis que dans le chant les airs dépendent d'un rapport fixe entre les ſons, rapport qui ne peut être connu que par l'attention, & l'impreſſion faite ſur l'organe de l'ouie. Dans toute autre hypothèſe, la fauſſeté de la voix ſe feroit également remarquer dans la ſimple converſation, comme dans l'exécution des airs les plus naturels; la fauſſeté de la voix dépendroit toujours d'un vice dans les inſtrumens qui la produiſent, & jamais d'un défaut de juſteſſe de

l'oreille. L'union ſympathique des inſtrumens de l'ouie & de la parole eſt ſi intime, que les fonctions de ceux-ci ceſſent lorſque les fonctions de ceux-là ſont abolies ; c'eſt pourquoi les ſourds de naiſſance ſont muets, parce que ne connoiſſant pas les ſons, comment pourroient-ils les former ? Mais je ne diſpute pas des termes, & pour combattre une erreur, je ne prétends pas tomber dans une autre, en étendant trop loin mon principe. Il y a des cas où, malgré toute la juſteſſe de l'oreille, l'organe de la voix produit des ſons mal meſurés, comme il arrive dans les cathares, dans les enrouemens, dans les rhumes de cerveau. La voix devient rauque; & ſi l'on chantoit alors, on obſerveroit mal

la proportion qui doit ſe trouver entre les ſons. Ce vice n'eſt qu'accidentel à l'organe de la voix, & il faudroit un vice conſtant pour être la cauſe première de fauſſeté habituelle de la voix, ainſi qu'on le penſe ordinairement.

Quoi qu'il en ſoit, de quelqu'origine que parte la fauſſeté de la voix, il eſt certains moyens phyſiques qu'on peut employer pour détruire ce vice. Si le vice eſt conſtant, & qu'on ne ſoupçonne aucun défaut dans l'inſtrument de la voix, tandis qu'on peut accuſer l'oreille d'être peu attentive ou peu ſenſible aux impreſſions, il faut écouter ſouvent ceux qui chantent avec juſteſſe & préciſion, y prendre un intérêt ſi vif, un plaiſir ſi marqué, que l'âme ne puiſſe oublier

une ſenſation auſſi forte & auſſi gracieuſe. Il faut d'ailleurs exercer ſouvent ſa voix ſur des airs aiſés & naturels, pour entreprendre enſuite des chants plus difficiles. On devient enfin bon ouvrier à force de travailler & de copier de bons modèles, & ſi l'on n'a pas la gloire d'exceller, on n'a pas du moins la honte d'être placé le dernier.

Si, au contraire, le vice de l'intonation dépend abſolument d'une certaine aſpérité dans le goſier, d'un rhume, d'un enrouement, de l'abondance de la pituite, on doit ſe ſervir des remèdes qui adouciſſent la lymphe, qui calment la toux, qui relâchent les fibres, qui augmentent la tranſpiration, qui expulſent les hu-

meurs vicieuſes & ſuperflues. On remplit la plupart de ces indications par une ample boiſſon d'eau tiède, dans laquelle on a fait infuſer des fleurs pectorales, ou bouillir quelques racines & quelques feuilles de plantes mucilagineuſes.

Les grecs, qui aimoient paſſionnément la muſique, faiſoient beaucoup uſage du miel, qu'ils mangeoient en rayons, ou qu'ils délayoient dans de l'eau pour en faire une liqueur gracieuſe. De-là, ces louanges qu'ils ont prodiguées au verdoyant Hymette, cette montagne de l'Attique, ſi fertile en thim & autres fleurs choiſies par les abeilles. Depuis que le ſucre eſt devenu plus commun, on a abandonné l'uſage du miel, & il n'y

a guère de compoſitions où on ne le faſſe entrer, ſoit pour leur donner un goût plus agréable, ſoit pour les conſerver plus long-tems. Il domine dans les pâtes, dans les tablettes, dans les ſirops & dans les confitures. La quantité de ces ſortes de médicamens, qu'on recommande dans les rhumes & dans les toux, eſt prodigieuſe. Celui-ci prône le ſucre d'orge, le ſucre tors, le ſucre roſat, les pâtes de guimauve, les tablettes d'yeux d'écreviſſe, le jus de régliſſe; celui-là vante les ſirops de guimauve, de tuſſilage, de capillaire, de vela ou tortelle (1). Mais je vous fais ici la deſcription d'une pharmacie. Je vais me taire ſur

(1) Voyez l'obſervation II.

cet article, quand j'aurai ſeulement tiré ces deux conſéquences; la première, qu'il faut que la beauté de la voix ſoit d'un prix bien eſtimable, puiſqu'on a cherché tant de moyens de la conſerver; la ſeconde, qu'il n'y a guère que les perſonnes d'une certaine délicateſſe ſi attentives à la conſervation d'une voix harmonieuſe, puiſqu'on a écarté tout remède diſgracieux, & qu'on a couvert les autres d'une enveloppe agréable.

Avec les moyens que je viens de rapporter, on peut aiſément dompter les vices qui rendent la voix rauque & enrouée. Mais il eſt plus facile de prévenir les maladies que de les guérir. Souvent encore laiſſent-elles, après leur guériſon, une empreinte

qu'il eſt difficile d'effacer. La voix ſe gâte & ſe perd même, par pluſieurs rhumes & pluſieurs enrouemens conſécutifs. Il eſt donc intéreſſant pour les perſonnes qui ont une belle voix de ne pas s'expoſer imprudemment au froid, de ne pas chanter étant expoſées au ſerein, de ne pas exercer leur voix dans un endroit où il fait beaucoup de vent. Elles doivent ſur-tout éviter le froid des pieds, les fraîcheurs de la nuit, l'humidité de certains appartemens.

Rien n'eſt plus diſgracieux que d'entendre parler du nez. Je me ſers encore ici de l'expreſſion ordinaire : car, ſuivant l'uſage reçu, parler du nez, c'eſt préciſément n'en pas parler. Vous pouvez dans l'inſtant en

avoir la preuve. Je ſerre, en parlant, mon nez avec mes doigts, afin que les accens ne partent point par mes narines. Alors le ſon retentit dans la voûte du nez & de la bouche, & forme ce naſillonnement ridicule, qui frappe l'oreille d'une manière choquante. Il eſt une ſecte de faquirs dans la Perſe, gens portant longue barbe & courts cheveux, renonçant au ſuperflu pour avoir toujours le néceſſaire, fuyant la vanité extérieure pour mieux retrouver leur amour-propre; ces faquirs ſe font une loi de naſillonner en chantant à leur dieu des hymnes & des cantiques, comme ſi leur divinité ſe trouvoit plus honorée par un chant biſarre, que par un chant noble & majeſtueux. Imaginez-

vous un concert de cannes, dont le cri monotone & ridicule étourdiroit, pendant des heures entières, ceux qui ſeroient venus les écouter.

Fatmé ſourit de la comparaiſon, & le médecin continua en ces termes: le plus ſouvent, ce vice ne vient que d'une mauvaiſe habitude, & on ne peut le corriger qu'en faiſant, pendant quelques mois une ſérieuſe attention à la manière dont on prononce ſes paroles. Il faut ſur-tout éviter la fréquente répétition de certaines conſonnes qu'on nomme naſales. Le vice ne profite que trop de la pente qu'on a à y tomber. Si ce défaut vient d'un polype, qui, en s'allongeant, bouche les conduits de la reſpiration, il faut abſolument extirper cette

excroiſſance vicieuſe, ſi l'on veut que la voix retentiſſe avec harmonie dans les cavernes que lui a creuſées la nature. Si ce défaut vient d'une mauvaiſe conformation des narines, ou de quelqu'accident arrivé aux os du nez, les remèdes deviennent ſuperflus, ſi l'on a attendu à donner les ſecours néceſſaires, & ſi une main imprudente n'a pas aſſez ménagé les droits de la beauté du viſage ou de la voix, en voulant réparer les injures d'un ſort malheureux.

Quelques perſonnes rendent leur voix difforme, en parlant trop de la gorge; ce défaut eſt inſoutenable, lorſqu'il paroît affecté. D'autres parlent gras; ce défaut eſt tolérable, lorſqu'il n'eſt point trop outré. On

a obſervé même que ce ton avoit quelquefois des graces, & étoit toujours préférable à trop de ſéchereſſe ou de rudeſſe dans la voix. Peut-être ſeroit-ce à cauſe qu'il ſembleroit naître de cette molle nonchalance ſi eſtimée par la volupté. On raconte que *Démoſthène*, ce foudre d'éloquence athénienne, prononçoit difficilement certains mots, parce qu'il parloit gras naturellement. Il voulut ſe corriger d'un défaut qui retardoit ſon impétuoſité dans le récit de ſes harangues. En ſe promenant ſur les bords de la mer, il mettoit un petit caillou ſous ſa langue, & tâchoit, en prononçant quelques mots fort haut, de ſurpaſſer le bruit des flots agités. Par des efforts redoublés, les organes qui

s'étoient accoutumés à franchir un obſtacle puiſſant, ne tardèrent pas à jouir de toute leur liberté.

Vous avez entendu des perſonnes ſerrer les dents en parlant, & vous vous êtes ſans doute apperçue combien cette mauvaiſe habitude eſt diſgracieuſe : la bouche doit être ſuffiſamment ouverte, pour laiſſer ſortir librement les ſons, & ne pas leur donner des accens mornes & lourds.

Vous en avez entendu d'autres bégayer ou balbutier. Cet empêchement dans la prononciation fatigue beaucoup les oreilles, & nous rend plus attentifs à la difficulté avec laquelle s'échappent les ſons, qu'à ce qu'ils doivent exprimer. Ce défaut part des muſcles de la langue, qui ne ſont

pas libres dans leur mouvement. Il n'y a aucune partie de la bouche qui ne contribue à la formation de la parole. Si elle eſt empêchée dans ſon action, la voix eſt gênée; ſi elle eſt détruite, la voix manque ou n'eſt qu'un ſon confus & mal articulé. Je vous ai déjà dit combien les dents & les gencives étoient néceſſaires pour la prononciation; la luette, le voile du palais, & toutes les parties environnantes de la bouche ne ſont pas moins utiles pour modifier les ſons, les rendre agréables & former des mots qui expriment nos penſées.

La langue, il eſt vrai, eſt le premier inſtrument qu'on met en œuvre dans cette occaſion. Cet excellent & dangereux préſent de la nature, qui

fait les diſcrets & les perfides, qui fait les ſages & les imprudens, qui fait les amis & les ennemis, qui engage & qui diſſuade; l'organe de notre goût, le ſiege du plaiſir que nous avons à boire & à manger; la pierre de touche qui nous fait diſcerner l'aliment d'avec le poiſon; la langue, dis-je, peut être gênée, tantôt à ſa baſe, tantôt à ſa pointe, tantôt à ſon corps, tantôt à ſon frein. Chacun de ces inconvéniens eſt un obſtacle à la liberté & à la beauté de l'intonation, de la voix & de la parole; obſtacle d'autant plus difficile à ſurmonter, que la cauſe en ſera plus cachée.

Mais les défauts ne viennent pas toujours de nos organes; ils naiſſent quelquefois de la manière dont nous

nous en ſervons. On voit des perſonnes qui parlent ſi vivement, qu'elles ne ſe donnent pas le tems d'articuler leurs mots. Pour me ſervir de l'expreſſion ordinaire, elles bredouillent; à peine peut-on ſaiſir ce qu'elles veulent dire. On en voit d'autres qui parlent ſi lentement, qui pèſent avec tant d'affectation ſur chaque ſyllabe, qu'elles ennuient ou qu'elles endorment. Il faut garder un juſte milieu entre cette trop grande promptitude & cette lenteur : les extrêmités ſont toujours défectueuſes. Il faut ſavoir encore s'affranchir de cette loi générale ; tantôt animer ſa voix, pour peindre la vivacité de la joie, de la colère, d'une action précipitée ; tantôt traîner ſes paroles, pour exprimer

l'abattement de la triſteſſe, la langueur de la molleſſe, l'incertitude d'un choix. C'eſt ſouvent le ton qui force l'attention de l'auditeur, qui remue ſes paſſions & qui captive ſa bienveillance.

Je ne crois pas devoir vous parler ici de la voix caſſée des vieillards, de la voix entrecoupée des aſthmatiques, de la voix eſſoufflée des phtiſiques, de la voix éteinte des vaporeux, de la voix enrouée de quelques perſonnes ſujettes aux vers. Tous ces défauts partent des maladies qui réſiſtent ſouvent aux plus puiſſantes armes de la médecine, & qui font ſouvent oublier juſqu'au nom de la beauté, pour ſonger à une vie languiſſante, à laquelle on eſt encore attaché.

Cette converſation ſérieuſe étant finie, les deux amans ſe dirent mille choſes plus tendres les unes que les autres. *Fatmé* remercioit ſon amant de ſa complaiſance. *Abdeker* parloit de ſon amour. Par un retour ſecret de ſa jalouſe fureur, il demanda à ſa maîtreſſe des ſermens de fidélité ; ſermens qu'il n'auroit jamais exigés, ſi une noire paſſion n'eût troublé ſes eſprits. Que je te jure, cher médecin, que je t'aimerai toujours, répondit *Fatmé* ? ah ! je te le jure par ce que j'ai de plus cher ; je te le jure par toi-même. Mais, pourquoi exiger aujourd'hui de moi des ſermens, lorſque tu ne m'en demandois pas dans des tems plus difficiles, lorſque l'impérieux *Mahomet* pouvoit

outrager ton amour, & nous confondre enſuite tous les deux dans la nuit du tombeau ? Quelle eſt donc ton inquiétude ? Quelle eſt ta défiance ? Quels ſont tes ſoupçons ? Avec autant d'amour que j'ai pour toi, peut-on être infidèle ? Eh ! qui a pu t'aimer une fois, peut-il ne pas t'aimer éternellement ?

Je connois mon erreur, répliqua *Abdeker*, étant tout ému. La bouche profère les ſermens, & le cœur ſeul leur donne toute l'authenticité qu'ils peuvent avoir. Je ne doute point de la ſolidité du nœud qui nous unit ; mais, quand on eſt heureux, n'eſt-il pas permis de craindre qu'un aſcendant cruel ne faſſe finir un jour notre bonheur ? Je t'aime en liberté, je jouis

de tes charmes tranquillement ; je ſuis au comble de mon bonheur. Situés au ſommet de la montagne, ces arbres, qui dominent ſur l'horiſon, & qui jouiſſent de toute la liberté de l'atmoſphère, ne ſont pas au-deſſus des orages & de la tempête. Si la foudre tombe, ils en ſont les premiers atteints ; ſi les vents ſoufflent, ils en reçoivent les premières impreſſions ; s'ils luttent contre les ouragans, ils en ſont d'abord briſés, ils en ſont déracinés, & ils couvrent la terre de leurs débris. Aimable paix ! ne régneras-tu jamais dans le ſein des hommes ? Si je réfléchis ſur le paſſé, j'ai la gloire d'avoir traverſé les dangers en vainqueur. Si je contemple le préſent, je ne vois que des ſujets de conſola-

tion, & d'une félicité parfaite. Il faut que je jette mes regards ſur l'avenir, pour voir des précipices que creuſe peut-être mon imagination. Ah! chère amante, je ſerois ſans doute indigne de ma félicité, ſi je t'aimois moins, & ſi mes craintes & mon trouble n'étoient les enfans de la violence de mon amonr! L'innocente *Fatmé* raſſura ſi bien par ſes careſſes le timide médecin, qu'il crut que rien ne pouvoit altérer ſon bonheur, qu'il comparoit à celui des dieux, toujours égal, & toujours au-deſſus des efforts du deſtin.

CHAPITRE IV.

Du ſoin des cheveux. Hiſtoire de Fôtis. Chevelure de Bérénice.

LE ſoleil étoit preſqu'au milieu de ſa courſe, il lançoit déjà ſes rayons avec beaucoup de force, & les ombres ne cachoient plus l'éclat de la terre dans un jour pur & ſerein. *Fatmé* tendoit encore les bras à un ſonge voluptueux qui venoit de s'enfuir; elle ouvrit la bouche pour l'appeler, le ſommeil l'emmenoit avec lui. Elle écarte avec ſa main quelques pavots que Morphée avoit laiſſés ſur ſes paupières. Elle ſent un calme dans ſes ſens qu'elle n'oſe interrompre. Cou-

chée mollement, tous ſes membres ſont dans cette ſituation raviſſante, que le dieu de Cythère ne fait voir qu'à ſes favoris. Le dieu malin avoit méme déjà repouſſé ces voiles dont on s'enveloppe pour prévenir le froid de la nuit. Peut-être avoit-il pris pour prétexte que la chaleur du jour étoit déjà incommode, & qu'un pareil fardeau devenoit inutile ou malfaiſant. Telle étoit *Vénus*, lorſque couchée ſur un lit de jaſmin & de roſes, elle attendoit dans l'impatience de ſes deſirs les embraſſemens d'*Adonis*.

Il étoit tems de ſe lever. *Fatmé* ſonne *Floriſe*. Elle arrive à l'inſtant, & la belle géorgienne ſe jette entre ſes bras. C'eſt cette fille qui a le ſoin de mettre le premier voile ſur les

charmes

charmes de ſa maîtreſſe, & ſur ſes graces qui bondiſſent de ſe voir en liberté. C'eſt elle que *Mocenigo* a miſe dans ſes intérêts par des manières polies & par des petits préſens qui flattent plus la vanité que la cupidité. C'eſt elle qui ne manque pas de parler avantageuſement de *Mocenigo*, toutes les fois que ſa maîtreſſe en fait mention. Elle ne tarit pas ſur ſes éloges; elle exalte ſes talens, elle pallie ſes défauts; elle laiſſe même entrevoir, que ſi un jeune homme auſſi aimable étoit aſſez heureux pour obtenir certaines faveurs réſervées aux amans, elle les couvriroit des ténébres du ſilence & de l'oubli. *Fatmé* approche de ſa toilette, délie la bandelette qui raſſembloit ſes cheveux, & aban-

donne à *Florise* le ſoin de leur donner ce contour & cette forme qui augmente les appas, en prêtant à la nature de nouvelles graces.

Abdeker, que quelques affaires avoient appelé dans la ville, arriva. Peu de tems après, on annonça *Mocenigo*, qui fut auſſi ſe placer auprès de l'aimable étrangère, qui, ſans avoir beſoin d'ajouter un nouveau luſtre à ſes charmes, les mettoit cependant dans un plus beau jour. Il admira la beauté des cheveux de *Fatmé*, & ne put s'empêcher de leur prodiguer ſes éloges en préſence même de ſon amant. Ils étoient plantés ſur ſon front, comme s'il eût été ceint d'un diadême. Ils ſe prolongeoient en pointe vers les tempes, de même

qu'un promontoire s'avance dans la mer. Les boucles deſcendoient par étages ſur ſes épaules, & formant mille replis tortueux, ſe terminoient enfin à la ceinture. On auroit dit d'un fleuve qui ſe précipite de la cîme d'une montagne ; à chaque obſtacle qu'il rencontre, il ſe replie ſur lui-même ; bientôt, roulant ſes flots à côté du rocher rebèle, il forme diverſes caſcades & va ſerpenter dans la plaine. Ces beaux cheveux étoient châtains. Les ſourcils & les paupières avoient la même couleur.

Vous avez raiſon, dit *Floriſe*, de louer une belle chevelure ; c'eſt le premier ornement de la tête. J'ai entendu dire qu'ils étoient les liens qui enchaînoient les cœurs des amans.

Auſſi, m'étant deſtinée à en prendre ſoin, je ne laiſſe échapper aucune occaſion de me perfectionner dans mon art, & je puis me rendre cette juſtice, que pluſieurs perſonnes ont été contentes de mes avis & de mes ſoins. Tous les jours, avec un peigne d'yvoire, je nétoie le ſon qui s'amaſſe ſur la tête, ſoit par les parties groſſières de la ſueur & de la tranſpiration, qui ſe mêlent avec la pouſſière que l'air entraîne avec lui, ſoit par les particules deſſéchées de la ſurpeau, qui ſe détachent fort aiſément. Si cette craſſe devient trop abondante, ce qui annonceroit un vice réel dans les glandes de la peau, je fais faire uſage de pommades & de lotions particulières qui enlèvent bientôt la cauſe de cette diffor-

mité (1). Outre que par ces ſoins on évite les démangeaiſons, les dartres, les boutons, peut-être les migraines, les douleurs de tête; on détruit, oſerai-je le dire, le germe & l'aſyle de certains petits inſectes qui annoncent plus la mal-propreté que la maladie; inſectes féconds, dont la poſtérité eſt auſſi nombreuſe qu'une armée, dans l'eſpace de tems que le ſoleil met à paſſer d'un pôle à l'autre pôle (2).

Lorſque les cheveux me paroiſſent trop ſecs au toucher, je les adoucis avec un peu de pommade de jaſmin ou d'huile d'amandes douces. Par ces ſimples moyens, on en prévient la

(1) Voyez l'obſervation III.

(2) Voyez l'obſervation IV.

chûte ; on les empêche de crêper, on nourrit leur racine, qui, en fournissant des sucs plus abondans, les fait croître beaucoup plus vîte. Lorsque les cheveux sont trop gras & trop huileux, je les poudre légèrement avec la houpe, & après avoir passé plusieurs fois le peigne, je les poudre une seconde fois. C'est ainsi qu'on pare en peu de tems une chevelure, qui n'offriroit par elle-même rien que de dégoûtant (1).

Mais, ce ne sont-là que des détails de propreté, qui entrainent avec eux une utilité bien sensible. Je ne me suis pas seulement arrêtée à ce terme, que la moindre coëffeuse de Venise

(1) Voyez l'observation V.

ne doit pas ignorer. J'ai eu aussi en vue des objets plus intéressans. En général, les femmes sont fâchées de vieillir; cependant, si elles sont assez heureuses pour parvenir à un âge avancé, elles voudroient cacher les marques de leur vieillesse. Les cheveux qui grisonnent ou qui blanchissent peu-à-peu, les trahissent, & les cheveux blancs sont la neige de l'hiver de notre âge. Adieu, plaisirs, vous nous fuyez plus vîte qu'un éclair. Nous ne sommes plus l'objet des complaisances de mille adorateurs. Nous ressemblons à ces idoles renversées par les siècles: on ne les regarde plus, on ne les estime plus; &, bien loin de leur adresser aucun culte, on les foule aux pieds, comme la poussière

inutile. Quels regrets pour une femme qui a ſu plaire, qui conſerve encore des deſirs, & qui pourroit prétendre à des hommages, ſi l'on appercevoit les ruines de ſa beauté ! Je compare ſon chagrin au déſeſpoir de cet ambitieux, qui, après s'être élevé par ſes brigues juſqu'au faîte des honneurs & des richeſſes, tombe tout-à-coup dans l'abîme de l'indigence & de l'ignominie. Aujourd'hui, les femmes peuvent ſe raſſurer contre de pareilles craintes. Si je n'ai pas le ſecret de les rajeunir, je puis au moins leur donner les apparences d'une jeuneſſe ſolide & conſtante. Par-tout où la réalité nous manque, il faut bien ſe contenter de l'apparence. J'ai appris l'art de teindre les cheveux, de

les rendre noirs ou blonds, ſuivant le goût de celles qui voudront cacher le fardeau des années qu'elles portent ſur leur tête (1). C'eſt avec les mêmes ſecrets que je puis changer la couleur rouſſe des cheveux ; couleur ſi fort eſtimée en Aſie, & que nous déteſtons dans nos contrées.

Cependant, il ne faut pas croire que les cheveux blancs ſoient toujours le caractère diſtinctif de la vieilleſſe. J'ai connu une jeune femme dont les cheveux devinrent blancs tout-à-coup par la peur. Elle étoit ſeule avec ſon amant, avec lequel elle ſe conſoloit de l'abſence de ſon époux. Le mari incivil arriva au moment

(1) Voyez l'obſervation VI.

qu'on s'y attendoit le moins, & l'amant n'eut que le tems de s'enfuir par un eſcalier dérobé. La femme, heureuſement, en fut quitte pour la peur & la couleur de ſes cheveux. Bien des femmes auroient ſouhaité en être quittes à ſi bon marché.

Le neveu du doge & le médecin applaudirent à *Floriſe*, qui paſſoit au fer une papillotte de ſa maîtreſſe. Toutes les ames ſont ſenſibles à la gloire ; les applaudiſſemens firent oublier à cette fille que le fer étoit un peu chaud, & qu'elle l'approchoit trop près de la tête. *Fatmé* fit un cri qui fit revenir *Floriſe* de ſa diſtraction. Comme elle aimoit beaucoup à parler, & qu'elle s'embarraſſoit fort peu de mettre quelqu'ordre dans ſes

discours, en demandant excuse à *Fatmé*, elle disserta sur la meilleure manière de friser, d'arranger les boucles & de coëffer à l'air du visage. Elle agita la question de savoir s'il est plus avantageux aux femmes de relever leurs cheveux ou de les laisser flotter à leur gré sur les épaules & sur le sein. Elle trancha absolument la difficulté, & dit ingénuement son avis. Puis, revenant sur ses pas, elle dit : je ne sais par quelle distraction j'ai pu me servir d'un fer un peu trop chaud ; j'ai toujours le soin d'essayer son degré de chaleur, & j'y fais la plus sérieuse attention. Sans cela, on risque de brûler les cheveux, de les dessécher & de les roussir. Si la brûlure étoit un peu consi-

dérable & endommageoit la peau ; l'endroit brûlé devient chauve, & l'on porte ſur ſon front les marques de la maladreſſe ou d'un accident. Je me ſouviens d'avoir vu quelques perſonnes, dont une partie de la tête étoit dépourvue de cheveux, ſoit parce qu'elles étoient tombées dans le feu par l'imprudence des nourrices, ſoit parce qu'on avoit répandu ſur elles quelques liqueurs bouillantes. Ce ſeroient-là, ſans doute, des torts à réparer ; mais mon art ne s'étend pas ſi loin.

Comment, dit *Abdeker*, avec autant de talens que vous en avez, vous ignorez des choſes eſſentielles à votre état. Voyons ſi je puis vous donner quelques lumières ſur cet article.

Fatmé ne ſera pas fâchée, je crois, de nous entendre. Tout ce qui concerne la beauté l'intéreſſe, & c'eſt avec raiſon; car elle eſt ſi belle, que c'eſt ſoutenir ſa cauſe que de plaider celle de la beauté. Vous êtes toujours obligeant, répondit *Fatmé*, & vous pouvez être certain que tout ce qui ſort de votre bouche a le don de me plaire. Je prétends même que *Mocenigo* s'amuſe de tous ces diſcours; & pour qu'il y prenne part davantage, il nous dira auſſi ſon ſentiment. La toilette eſt le théâtre où l'eſprit, les talens, les propos inſtructifs & amuſans ne ſont pas déplacés; on bannit de la ſcène les acteurs muets, vous parlerez, *Mocenigo*, & vous êtes en état de jouer un des plus beaux

rôles. Le neveu du doge répliqua qu'il n'étoit pas prévenu, & que pour obéir cependant aux ordres d'une perſonne qu'il ne voudroit pas déſobliger, il feroit part de ſes remarques, ſi l'occaſion s'en préſentoit. Mais, ajouta-t-il, je puis vous ſatisfaire à l'inſtant, ſi vous voulez me permettre de vous raconter une hiſtoire qui revient aſſez bien au ſujet dont il eſt ici queſtion. Vous y verrez combien les cheveux ſont eſſentiels à la beauté & qu'ils ſont quelquefois les filets dans leſquels ſe prennent les amans.

Lucius, qui fut changé en âne (1), parcouroit la Theſſalie pour apprendre les ſecrets de la magie. Il s'ar-

(1) Voyez l'âne d'or d'Apulée, liv. 2.

rêta chez le bonhomme *Milon*, vieil avare, qui étoit le premier de la ville parce qu'il étoit tout à l'entrée. Epris des charmes de la ſervante de ſon hôte, il lui exprimoit ſa paſſion de la façon la plus galante. Cette fille étoit vive, plaiſante, peu farouche, & n'annonçoit point de longs combats à ceux qui voudroient tenter ſa défaite. Elle s'appeloit *Fotis*, peut-être parce qu'elle étoit auſſi éclatante que la lumière.

Lucius étoit ſur-tout frappé de la beauté des cheveux de *Fotis*, il en faiſoit le principal ſujet de ſes méditations. Ce ſont eux, diſoit-il, qui enchaînent mon cœur, qui fixent mes regards, qui captivent mes deſirs. Les cheveux parent autant la tête de

ma *Fotis*, que les plus beaux habits peuvent orner le reste du corps de tout autre par leurs plus vives couleurs. Tu possèdes, aimable fille, le premier ornement des graces ; ornement qu'elles ont reçu dès mains de la nature, & sans lequel tous leurs charmes seroient sans effet. Otons les cheveux d'une belle femme, dépouillons son front de cet ornement, fût-elle descendue du ciel, fût-elle engendrée de la mer & nourrie au milieu des ondes; fût-elle Vénus elle-même, accompagnée des graces & des amours, parée de sa ceinture & parfumée des odeurs les plus exquises ; si elle paroît avec une tête chauve, elle ne peut plaire, son Vulcain même la trouvera désagréable. Y a-t-il rien

au contraire, de plus charmant que les cheveux d'une belle couleur, arrangés proprement, & éclatans d'un luſtre changeant dont l'œil eſt ébloui. Les uns plus blonds que l'or qui pâlit; les autres, noirs comme le plumage d'un corbeau, & auſſi changeans que la gorge des pigeons; tantôt parfumés d'eſſences précieuſes; tantôt peignés avec ſoin & treſſés par-derrière, ſont comme un miroir où l'amant ſe retrouve avec plaiſir. Quel charme encore de voir une grande quantité de cheveux relevés & ajuſtés ſur le haut de la tête, de les voir épars & flottans ſur les épaules! Enfin, la chevelure eſt quelque choſe de ſi beau, que quand une femme paroîtroit avec toutes ſortes d'ajuſte-

mens & avec des habits chargés d'or & de pierreries, s'il ſe trouve quelque négligence dans ſes cheveux, ou quelqu'irrégularité dans ſa coëffure, toute ſa parure lui devient inutile.

Mais, pour ma *Fotis*, ſa coëffure négligée & ſans art la rend encore plus agréable. Souvent ſes beaux cheveux ſont en liberté ſur ſon front & ſur ſon col. Ils ſont comme l'herbe tendre qu'agite l'haleine du vent qui ſouffle au lever de l'aurore. Souvent enchaînés dans un ruban qui forme pluſieurs tours, ils ſont noués ſur ſa tête, & reſſemblent à ces fruits qu'une aimable jardinière porte à la ville. Je ne puis plus contenir l'excès du plaiſir que j'ai à la conſidérer & à nourrir ſon image dans mon cœur.

Auſſi-tôt il s'approcha d'elle avec tranſport, & baiſa amoureuſement ſur ſa tête ces liens charmans qui l'attiroient à elle. *Fotis* ſe retourna, & regardant *Lucius* de côté avec un ſourire malin : holà, lui dit-elle, jeune écolier, vous goûtez un plaiſir qui a autant d'amertume que de douceur. Prenez-y garde ; ſa douceur n'eſt que paſſagère, & ſon amertume reſte pour toujours.

Que veux-tu me dire, objet que j'adore, répondit *Lucius*, donne-moi ſeulement un baiſer, & je livre mon ame toute entière au feu qui tourmente les amans ? En diſant ces mots, il l'embraſſe plus étroitement ; & voyant, par la manière dont elle recevoit ſes careſſes, qu'elle répondoit à ſon

amour : je mourrai, ajouta-t-il, ou plutôt je ſuis mort, ſi tu n'as pas pitié de celui dont tu charmes les ſens.

Prens bon courage, répliqua la maligne ſervante : je t'aime autant que tu peux m'aimer. Je ſuis toute à toi, & mes plaiſirs ne ſeront pas long-tems différés. Quand la nuit aura couvert les cieux de ſon noir manteau, j'allumerai la lampe de ma maîtreſſe, & j'irai dans ta chambre à la lueur du flambeau de l'amour. Vas m'attendre ; tu ne ſeras pas le ſeul dans l'impatience.

Lucius ſe retire dans ſon appartement, & couché ſur ſon lit, il brûle de deſirs en attendant ſa maîtreſſe. Elle arrive : la folie, la gaîté, l'enjouement

l'accompagnent. Elle jette des roſes ſur le lit de ſon amant, tandis qu'elle en réſerve une bien épanouie dans ſon ſein. En badinant, elle l'enchaîne avec des guirlandes de fleurs. Elle irrite ſa flamme par mille badineries agaçantes & ſéductrices. Elle lui verſe à boire, afin qu'il repoſe entre Bacchus & l'Amour. A peine a-t-il la coupe à la bouche, qu'elle lui ôte & la porte à la ſienne. C'eſt par malice qu'elle boit à longs traits; & qu'en buvant, elle a toujours les yeux attachés ſur *Lucius*, qu'elle enflamme encore du feu de ſa prunelle. Elle ſemble lui dire que c'eſt ainſi qu'il faut boire la volupté.

Animés par l'amour & par le vin, ces deux amans ſe livrèrent mille

aſſauts de baiſers. Chère *Fotis*, dit *Lucius*, je ſuis enivré de plaiſir; mais pour redoubler mon ivreſſe, délie tes beaux cheveux, je t'en conjure, & laiſſe-les flotter en liberté ſur tes épaules. Tu portes la chevelure de la fortune la plus propice; & ſi cette déeſſe eſt chauve, c'eſt que tu lui as dérobé ſes cheveux. Auſſi-tôt *Fotis* ôta la treſſe de ſes cheveux, qui ſe répandirent ſur ſon ſein, comme une lame d'eau ſur une prairie émaillée de fleurs. Ils voilent des charmes, qu'on deſire encore davantage, parce qu'ils ſont cachés; ils ſervent d'ombre à des beautés qu'ils rendent encore plus éclatantes; ils forment différens replis, dans leſquels ſe cachent les graces & les plaiſirs. On

eût dit que *Fotis* eût déployé l'étendart de l'amour ; *Lucius* eſt heureux, & il l'eſt trop pour pouvoir exprimer ſon bonheur.

Cette hiſtoire amuſa beaucoup *Fatmé*, qui, par modeſtie, feignit quelques diſtractions. *Floriſe* ne put ſe taire ſur la paſſion ſingulière de *Lucius* & ſur l'humeur accommodante de *Fotis*. Il n'y eut qu'*Abdeker* qui devint fort ſérieux, parce qu'il trouvoit que *Mocenigo* avoit raconté cette hiſtoire d'une manière trop galante, & qu'il craignoit que ce jeune homme ne ſe ſervît d'armes auſſi ſéduiſantes, pour s'ouvrir un chemin vers le cœur de ſa maîtreſſe. Auſſi-tôt, d'un ton grave, il ramena la converſation au ſujet dont on s'étoit écarté. Ecoutez,

Florise, dit-il, je puis ajouter aux causes que vous avez dit rendre chauve, deux autres causes dont vous n'avez pas fait mention; la vieillesse, & les convalescences. L'une & l'autre cause produisent cet effet, parce que les cheveux ne reçoivent plus une nourriture suffisante. Imaginez-vous une plante qui se desseche sur un terrein aride. L'épaisseur de la peau renferme une quantité prodigieuse de bulbes ou oignons, d'où sortent les poils, comme autant de joncs ou de roseaux. La végétation des uns n'est pas différente de celle des autres. Il faut aussi les tailler de même que les plantes, de peur qu'ils ne deviennent fourchus par leur extrêmité. Or, si la racine de la plante se desseche, il faut que la

tige

tige périſſe. Les vieillards, ſemblables à ces terres brûlées par les vents arides du nord, nous préſentent leurs têtes chauves, luiſantes & comme glacées par les froids de l'âge. Je ne connois qu'un moyen pour réparer cet accident, & ceux que le feu a pu faire. Ce ſeroit d'aller enlever aux cieux la chevelure de *Bérénice*, que les dieux ont changée en conſtellation.

A ces mots, *Floriſe* fit un grand éclat de rire, & demanda l'interprétation de ce problême. Auſſi-tôt le médecin prit la parole & dit : *Bérénice*, cette reine célèbre dans l'Egypte & l'Arabie, étoit femme de *Ptolomée Evergètes*. Les liens de l'amitié qui l'attachoient à ſon mari,

n'étoient pas moins forts que ceux du ſang. La guerre déclarée contre un ennemi puiſſant, obligea *Ptolomée*, ce cher époux, de partir pour courir les dangers des combats. *Bérénice* eſt inconſolable ; elle remplit ſon palais de gémiſſemens ; elle offre aux dieux ce qu'elle a de plus cher, pour qu'ils protègent ſon époux, & que ſon retour ſoit heureux. Bientôt *Ptolomée*, couronné de lauriers, revient vainqueur entre les bras de ſa chère épouſe, qui, fidèle à ſon vœu, conſacra ſa chevelure à Vénus. Tranſportée de joie & conduite par la victoire, elle vole au temple & laiſſe ſes cheveux ſur l'autel où fumoit l'encens qu'on brûloit en l'honneur de la déeſſe de Cythère. Ce préſent lui fut ſi agréa-

ble, que pendant la nuit elle le fit enlever par une troupe de génies, & le plaça au rang des aſtres; ſacrifice ineſtimable de la part de la reine d'Egypte, non-ſeulement parce que ſa chevelure étoit très-belle & que les cheveux ſont le principal ornement de la tête, mais parce que dans ces tems-là, & encore aujourd'hui parmi certains peuples, c'étoit un déshonneur de priver une femme de ſes cheveux & un homme de ſa barbe. Par cette offrande, elle ſembloit dire aux dieux : mes cheveux me ſont auſſi précieux que mon honneur, mon honneur m'eſt auſſi précieux que la vie; je vous offre donc ma vie en vous offrant mes cheveux, pour m'avoir rendu en bonne ſanté mon époux,

après avoir éprouvé les fatigues de la guerre & le ſort des batailles. De même que quelques divinités chauves, telles que le Tems ou la Fortune, ont pu ſe parer de la chevelure de *Bérénice*, pour cacher leur difformité lorſqu'elles entroient au conſeil du ſouverain des dieux; de même les perſonnes qui veulent couvrir les torts qu'ont fait les années à leur tête, en la dépouillant de ſa parure, doivent emprunter les cheveux d'autrui pour rappeler les graces de la jeuneſſe qui s'enfuyoient à l'aſpect d'un front nud comme la cîme d'un roc. De-là l'origine des perruques (1), que les femmes auſſi-bien que les hommes,

(1) Voyez l'obſervation VII.

ne devroient pas rougir de porter : avec ce choix cependant, que celles qui ſont brunes prendroient des cheveux plus ou moins châtains, ſuivant la nuance de leur couleur, tandis que celles qui ſont blanches pourroient orner leur tête de cheveux blonds. On ne doit aſſortir ces couleurs qu'en conſultant celles des yeux & des ſourcils; ſans cela on donneroit un air de bizarrerie à ſon viſage qui révolteroit plutôt que de plaire.

Vous avez raiſon, dit *Mocenigo*, de comparer la nudité de la tête à la ſtérilité d'un roc eſcarpé, & je puis vous autoriſer d'un exemple. *Eſchiles*, poëte grec, qu'on peut regarder comme le premier inventeur de la tragédie, indigné de ce qu'on lui

préféroit *Sophocle*, dont les talens ne faiſoient encore que de ſe développer, ſe retira ſur le déclin de ſa vie près de *Hiéron*, roi de Syracuſe. En partant, l'oracle de Delphes lui avoit annoncé qu'il ne périroit que par la chûte d'une maiſon. Il craignit qu'en demeurant dans les villes, l'oracle ne s'accomplît bientôt. Il ſut vivre à la campagne, & n'eut plus d'autre toît que la voûte des cieux. C'étoit ainſi qu'il comptoit fruſtrer l'arrêt prononcé contre lui. Mais, qui peut éluder ſon deſtin? Un aigle, qui avoit enlevé en l'air une tortue, ne pouvant tirer la chair cachée ſous l'épaiſſeur de l'écaille, laiſſa tomber l'animal ſur la tête chauve d'*Eſchiles*, qu'il prit malheureuſement pour la

pointe d'un rocher. Le poëte périt, & l'oracle fut accompli. Une perruque l'auroit plus sûrement débarraſſé du péril qui le menaçoit, que toutes ſes précautions, & le prêtre d'Apollon, à la blonde chevelure, n'eût peut-être pas été ſi véridique.

J'ignorois, dit à l'inſtant *Fatmé*, ce trait d'hiſtoire, qui prouve bien le danger d'être chauve. C'étoit à tort, *Mocenigo*, que vous prétendiez nous refuſer vos lumières. Vous nous êtes abſolument néceſſaire dans nos conférences ſur la beauté. Si inſtruit que l'on ſoit, répondit le neveu du doge, il eſt permis de ſe méfier de ſes forces; mais j'ai tant d'envie de mériter votre approbation, que je ferai tous les jours de nouveaux ef-

forts pour me rendre habile ſur une matière qui vous amuſe. Madame, dit *Floriſe*, vous avez là un écolier bien docile; je ſuis perſuadée qu'il fera bien du progrès.

Abdeker, qui n'entendoit qu'avec une eſpèce d'impatience les complimens qu'on faiſoit à *Mocenigo*, prit la parole, & dit : je vous ai annoncé qu'après des maladies longues, ſouvent les cheveux tomboient en grande quantité & laiſſoient ſur la tête de grands eſpaces vuides abſolument. Cet effet eſt produit, ſoit parce que pendant le tems des douleurs les cheveux ſont renfermés, & n'ont pu être rafraîchis par l'air, ſoit parce qu'ils n'ont pas reçu une ſuffiſante quantité de ſéve, dans le tems qu'on privoit

le corps de toutes ſortes de nourriture, & qu'on diminuoit le volume des humeurs par toutes les voies poſſibles. Mais, dans la convaleſcence, peu-à-peu la nature reprend ſes forces par des alimens doux & bien ménagés. Elle répare ſes pertes par des boiſſons nourriſſantes, balſamiques & ſpiritueuſes; elle ſe reſtaure par un exercice modéré dans un air libre & pur. Si l'âge le permet, les cheveux repouſſent avec une nouvelle vigueur; de même qu'on voit au printems les feuilles reparoître aux arbres qui avoient été dépouillés par le ſouffle glacé de Borée. Quelquefois la nature eſt tardive ou opiniâtre; alors on eſt obligé de ſe ſervir de quelques moyens un peu actifs, qui puiſſent

attirer les humeurs vers les tégumens, les mettre en mouvement & les divifer. C'eft pourquoi on frotte la tête avec des linges chauds, on la raie fouvent, on y applique des médicamens un peu âcres, dont quelques jours je vous donnerai la recette (1).

(1) Voyez l'obfervation VIII.

CHAPITRE V.

Du trop de cheveux. Des différentes coëffures. Ceinture de Vénus.

JE vous ſuis ſenſiblement obligée, reprit *Floriſe*, & vous pouvez être sûre de ma reconnoiſſance. J'aurai encore beſoin de vos conſeils pour le défaut oppoſé à celui dont nous venons de faire mention. J'ai coëffé des perſonnes qui avoient une ſi grande quantité de cheveux que leur tête paroiſſoit auſſi groſſe que celle d'Eole, lorſqu'il enfle ſes joues pour ſoulever les flots de la mer. J'en ai vu d'autres, dont les cheveux crêpus s'hériſſoient comme les poils de l'ours en colère,

& ne pouvoient prendre aucune forme agréable. Enfin, j'en ai vu dont les cheveux s'avançoient ſi fort ſur le front ou ſur les tempes, qu'ils leur donnoient un air hardi, farouche, biſarre, ſingulier. Quelquefois on ſe ſert de petites pinces pour arracher ces poils ſuperflus; mais, ce moyen eſt long & douloureux, quelquefois on les coupe avec des ciſeaux ou avec le raſoir; mais, peu de tems après, ces poils renaiſſent & paroiſſent ſe multiplier. J'ai des eaux, des cires & des emplâtres épilatoires qui ſont aſſez efficaces; mais on redoute de s'en ſervir (1), parce qu'ils excitent toujours ſur la peau un ſentiment dou-

(1) Voyez l'obſervation IX.

loureux.

loureux. Si vous connoiſſez quelques moyens plus doux, il faut me les enſeigner; j'en ferai le premier eſſai ſur la vieille *Cicalona*, veuve d'un de nos ſénateurs, & iſſue de la famille des *Ænobarbes*, ſi célèbres dans l'hiſtoire romaine. Cette femme, âgée de plus de ſoixante ans, eſt d'une coquetterie outrée; elle a de la barbe au menton comme la plupart des hommes, & fait tous les jours mille grimaces devant ſon miroir, en arrachant un à un des poils qui ſemblent démentir ſon ſexe, & qu'elle accuſe modeſtement d'éloigner la foule d'adorateurs, dont elle s'imagine qu'elle ſeroit entourée ſans cela. Il eſt vrai qu'en ne vous expoſant qu'un pareil motif, vous ne ſerez pas fort

tenté de publier vos ſecrets. Peu vous importeroit, comme au reſte des hommes, que *Cicalona* fût plus ou moins difforme. Je puis vous exciter par un motif plus ſéduiſant. Preſque toutes les jeunes filles, dont les cheveux ſont noirs ou fort bruns, & dont la peau eſt très-blanche, ont la lèvre ſupérieure parſemée ordinairement de petits poils folets, qui jettent une ombre diſgracieuſe ſur cette partie du viſage. Faites-moi part là-deſſus de vos recherches; c'eſt un ſervice que vous rendrez aux jeunes beautés, vous en trouverez la raiſon dans votre cœur, & la reconnoiſſance dans celui des belles. Cette gaîté de *Floriſe* plut à *Abdeker*; il lui promit tout ce qu'elle voulut, & devoit même ſurpaſſer ſes eſpérances.

Ce ſeroit un beau ſecret, dit-il en badinant, que celui de rajeunir les vieilles perſonnes. *Médée* ſeule a poſſédé ce ſecret, & en a fait l'épreuve ſur *Æſon*, père de *Jaſon*. Mais auſſi perſonne n'a poſſédé comme elle l'art de la magie, & il ſeroit à craindre que celui qui entreprendroit une pareille cure n'eût pas plus de ſuccès que les filles de *Pelias*, qui, ſuivant les conſeils de l'enchantereſſe, égorgèrent leur père pour le rajeunir, & ne purent jamais lui rendre la vie. Il eſt cependant des moyens pour retarder la vieilleſſe : un bon régime de vivre, la ſobriété, l'eſprit dégagé de tout ſouci, ſont les moyens les plus efficaces. Il en eſt d'autres que je vous apprendrai lorſque l'occaſion s'en préſentera.

Vos discours, dit *Fatmé*, se sont suffisamment étendus sur les questions les plus intéressantes de la chevelure, & vous avez traité une matière aussi sérieuse, avec un enjouement qu'il seroit difficile à tout autre d'y répandre. Cependant, il me reste une observation à vous proposer; peut-être l'avez-vous omise, afin que j'eusse le plaisir de disserter à mon tour sur la parure la plus élégante des cheveux. Vous vous êtes approprié ce qu'il y avoit de plus sérieux, pour me réserver ce qu'il y avoit de plus galant. Lorsque j'étois en Géorgie, chez *Kara-Isouf*, j'ai vu les jeunes filles porter des chapeaux de fleurs le jour de leur fête ou de leur naissance. Celle que l'on conduisoit à l'autel,

pour ſe ſoumettre au joug de l'hymen, marchoit à la tête de ſes compagnes; ſes cheveux étoient parſemés de fleurs, ſes bras étoient chargés de guirlandes, & ſon ſein étoit orné d'un bouquet. Le lys, le muguet, le jaſmin, les narciſſes, contraſtoient avec cette tendre rougeur des joues, chaſte fille de la pudeur & de la ſanté. L'œillet, la grenade & les roſes relevoient la blancheur d'une peau qui le diſputoit au brillant de la neige. Mais lorſque j'étois dans le ſérail, c'eſt-là que j'ai appris la nuance voluptueuſe des couleurs avec le teint & le caractère décidé que forme l'enſemble du viſage. La tendre *Zaïre* paroit avec des barbeaux & des hyacinthes les boucles de ſes cheveux; la

couleur céleste de ces fleurs sembloit se fondre avec la couleur bleue de ses yeux. Un attrait puissant faisoit fixer sur elle les regards, qui s'y reposoient avec d'autant plus de plaisir qu'elle annonçoit la douceur, la paix & la félicité. L'impérieuse *Chrysolite*, qui, dans le tems qu'elle me donnoit ses soins, ne négligeoit pas encore l'occasion de plaire, ornoit sa tête, tantôt de renoncules & de soucis, tantôt d'une branche de giroflée. La fierté de son œil noir en étoit un peu adoucie, & la rudesse de son teint un peu brun disparoissoit par son assortiment avec la couleur jaune. *Fatime*, *Zaïre*, *Roxane* & *Chloé*, qui ne respiroient que la gaîté, dont le teint fleuri annonçoit la santé la

plus parfaite, dont l'œil humide & étincelant laiſſoit entrevoir leur doux penchant pour les plaiſirs de l'amour, formoient des aigrettes d'œillets & de roſes, d'anémones & de marguerites. Dans des jours plus ſombres, elles adoptoient la violette, comme le ſymbole de la timidité & de la langueur de leurs ames qui ſoupiroient dans le ſecret après la volupté. L'eſpérance renaiſſoit, elles comptoient plaire à l'empereur; elles donnoient alors la préférence à la marjolaine ou à la ſimple verdure; elles arboroient l'immortelle, le lilas & l'amarante. J'ai vu la charmante *Irêne*, dont l'amitié & le tendre ſouvenir ſeront toujours chers à mon cœur, je l'ai vu négliger ce que la

terre a de plus beau, pour porter ce qu'elle renferme de plus précieux. Je l'ai vu couronnée de toutes les richeſſes de l'Orient. Sa beauté ſembloit encore augmenter le prix des perles & des diamans. Sa tête, auſſi belle que le firmament, étoit pour ainſi dire parſemée d'étoiles, qui en faiſoient appercevoir & la grandeur & la magnificence.

Vous parlerai-je à préſent des coutumes que quelques odaliques avoient apportées des pays où elles avoient pris naiſſance. La volage *Eucharis*, cette jeune grecque ornoit le devant de ſa tête, tantôt de mouches & de papillons, tantôt d'abeilles & de cigales (1).

---

(1) Les athéniens furent appelés Τεττιγοφόροι.

L'ingénieuse *Corinne*, qui avoit fait aussi l'admiration d'Athènes, nouoit ses cheveux avec des rubans d'une couleur éclatante. Tantôt elle s'en ceignoit le front comme avec une bandelette ; tantôt, leur faisant faire diverses circonvolutions sur sa tête, elle les élevoit comme ces monticules de verdure que l'on voit dans les vallons. La lascive *Bahama*, qui avoit ressenti, dans sa première jeunesse, les vives chaleurs qui brûlent les terres de l'Inde, paroit son front avec des plumes rares & de différentes couleurs. On auroit pensé qu'elle

---

à cause qu'ils portoient des cigales dans leur chevelure, du mot grec Τεττιγαι, *cigales*.

auroit voulu prétendre à la blancheur du cigne, à la pompe du paon, & à la beauté unique du phœnix.

Fatmé alloit pourſuivre ; mais *Floriſe* avoit mis la dernière main à ſon ouvrage. Elle ſe leva, & quittant pour quelques momens ſon miroir, elle fut prendre ſes habits que l'amour eut ſoin de ne pas trop avancer ſur ſa gorge, de ſorte qu'on y voyoit le plaiſir aſſis à côté des graces. Enſuite elle ſe mit à table entre *Abdeker* & *Mocenigo*, deux amans qui ſe diſputoient également l'avantage de lui plaire. Les mets étoient ſimples & agréables, délicats ſans être recherchés. La converſation devint plus enjouée. *Fatmé* agaçoit tour-à-tour les concurrens. Elle aſſuroit l'un

de ſon bonheur, ſans jeter l'autre dans le déſeſpoir. Sans en avoir été jamais inſtruite, elle trouva dans elle-même l'art le plus raffiné de la coquetterie. La gaîté ſe communiqua; c'eſt une eſpèce d'encens, dont la vapeur ſe répand aiſément & réjouit l'ame de ceux qu'elle touche.

Alors, le médecin dérida ſon front & éloigna tous ſoupçons. Il raconta, ſous le voile de l'allégorie, combien les prêtreſſes, qui veillent au culte de l'amour, ont le ſoin de laver ſon temple & de le tenir propre. Il fit mention de la fontaine du Péloponèſe, appelée Canathe auprès de Naupli, aujourd'hui Napolie de Romanie (1).

(1) *Pauſanias*, liv. II, vers la fin.

Junon, disoit-il, se baignoit tous les ans dans cette fontaine, dont l'eau avoit l'admirable propriété de la faire redevenir pucelle. Cet avantage n'équivaloit-il pas à l'immortalité ? & son époux devoit-il être aussi inconstant ? Ce seroit à vous à me répondre, nation barbare que j'ai fuie ; vous à qui le grand prophète a promis des pucelages toujours renaissans dans le séjour des Houris (1).

Non, sans doute, reprit *Mocenigo*, Jupiter eût été moins infidèle, si cette fière déesse, avec cet avantage, eût conservé précieusement la ceinture de *Vénus*. Ni les hommes, ni les

---

(1) Histoire des Chérifs de *Diego de Thorrès*, chap. 74.

dieux, ne peuvent résister aux charmes de cette ceinture, & ce n'est que lorsqu'elle a paru, que s'est débrouillé le chaos. Permettez, *Fatmé*, que je vous en retrace l'histoire, vous y reconnoîtrez le pouvoir de vos appas.

Junon, du haut de l'olympe, vit les troyens terrasser les grecs, qu'elle protégeoit (1). Elle alloit faire éclater toute sa colère, lorsqu'elle apperçut *Neptune* encourager les troupes d'*Agamemnon*. Cependant, elle craignit que Jupiter, assis sur le mont Ida, ne connût l'intérêt que prenoit le dieu de la mer à ceux qu'elle favo-

(1) Voyez le quatorzième livre de l'Iliade d'*Homère*, par M. *Gin*, conseiller au Grand-Conseil.

riſoit. Auſſi-tôt, elle penſa au moyen de le ſurprendre, & elle crut pouvoir y réuſſir par les charmes de l'amour & du ſommeil. Elle deſcend de ſon trône, & entre dans l'appartement le plus ſecret de ſon palais. D'abord, elle lave tout ſon corps avec de l'ambroſie; elle ſe frotte enſuite d'un baume ſi agréable, que l'odeur, en s'exhalant, parfuma les airs, le ciel & la terre. Elle laiſſe flotter ſes beaux cheveux ſur ſes épaules, & les partageant enſuite en diverſes boucles, elle en forme ſur ſa tête mille nœuds élégans. Une robe brodée des mains même de *Minerve*, eſt celle dont elle s'habille; une agraffe de diamans en joint les deux côtés, & une frange d'or en borde tout le contour. Ce ſont

les graces qui lui mettent ſon voile, & ſes boucles d'oreille ont un éclat auſſi vif & un feu auſſi beau que celui qui paroît dans les yeux d'un tendre amant. Ayant achevé de ſe parer, la reine du ciel ſort de ſon palais. Elle appelle Vénus à l'écart & lui tient ce diſcours, en diſſimulant ſon projet : Pourrois-je préſumer que vous m'accorderez ma demande ? Je ſais que vous favoriſez les troyens, & vous ne pouvez pas ignorer que je m'intéreſſe aux grecs, leurs ennemis. Je vais aux extrêmités de la terre voir l'*Océan* & *Thétis* qui ont pris ſoin de mon enfance. Depuis long-tems règne entr'eux un différent, & je ne puis l'appaiſer ſi vous ne m'accordez ces attraits avec leſquels vous ſurmontez les cœurs les plus inſenſibles.

Vénus entendit avec plaiſir la prière de *Junon*, & la manière riante dont la déeſſe d'Amathonte l'écoutoit, l'aſſuroit déjà qu'elle n'avoit rien à refuſer à la femme du dieu qui lance le tonnerre. Elle délie à l'inſtant ſa ceinture, dont l'ouvrage étoit admirable. Les jeux enfantins, les ris badins, les charmes puiſſans, les deſirs altérés, les graces touchantes, les amours voluptueux y étoient repréſentés ſous la forme la plus enchantereſſe. Mettez, dit-elle, cette ceinture ſur votre beau corps, & vous ne retournerez pas dans les cieux ſans avoir obtenu tout ce qu'il vous plaira.

Junon reçut avec joie le préſent de *Vénus*, & l'ayant mis dans ſon ſein,

elles ſe ſéparèrent. A l'inſtant, la fière déeſſe fut trouver le *Sommeil*, lui frappa dans la main, le réveilla & lui parla en ces termes : *Sommeil*, toi qui ſais charmer les hommes & les dieux, ſi tu as daigné m'obéir quelquefois, ne me refuſe pas aujourd'hui. Il ne s'agit que de verſer quelques pavots ſur les yeux de *Jupiter*, lorſqu'il ſera ſurpris par les charmes de l'amour & qu'il ſera entre mes bras. Je te donnerai un trône d'or qu'a fait mon fils *Vulcain*. Je te donnerai une chaiſe commode pour être aſſis long-tems à un feſtin & jouir à ton aiſe des careſſes de *Bacchus*. La plus belle des graces, la belle *Paſithée*, que tu aimes, ſera pour toi.

Le dieu, charmé de la promesse qu'on venoit de lui faire, répondit d'une voix foible, mais agréable, qu'il étoit prêt à tout entreprendre pour obtenir ce qu'il desiroit avec tant d'ardeur. Aussi-tôt il traverse les mers, & arrive au pied du mont Ida, où prennent leur source plusieurs fontaines, dont le cristal pur serpente dans la plaine. Il s'arrête sur un pin extrêmement élevé, & se cache sous son feuillage épais, pour ne point paroître d'abord devant *Jupiter*.

De son côté, *Junon* monte légèrement au haut de la montagne, où elle trouva son mari, qui fut charmé de la voir si belle. Sa première tendresse se ralluma dans son cœur; il n'en avoit pas été plus touché dans

ces heureux momens où il avoit goûté avec elle les premières & les plus vives douceurs de l'amour. Il accourut au-devant d'elle & lui demanda avec empressement ce qui l'attiroit dans ces lieux. Je viens, dit-elle, obtenir de vous la permission d'aller aux extrêmités de la terre, pour terminer la querelle de l'*Océan* & de *Thétis*. Pourquoi, lui répondit *Jupiter*, en lui baisant la main tendrement, pourquoi ne vous seroit-il pas permis de faire ce voyage, puisqu'il vous est agréable ? Mais partirez-vous sans m'accorder les mêmes plaisirs que vous ne refusiez pas autrefois à mon amour ? Jamais je n'en ai senti de plus violent que celui qui me brûle présentement pour vous. Que je me repens-

d'avoir été volage, & d'avoir négligé tant d'appas ! Soyez ſûre déſormais de ma conſtance ; je ſens pour vous les mêmes empreſſemens que ceux d'un amant qui jouit pour la première fois des faveurs de ſa maîtreſſe.

L'artificieuſe *Junon* ſourit, & parut faire quelque réſiſtance pour enflammer encore davantage les deſirs de ſon époux. Mais il ne différa pas plus long-tems ſes plus tendres careſſes. La terre ſe couvrit de nouvelles fleurs. Le thim, le ſaffran, l'hyacinthe croiſſoient autour d'eux ; un nuage d'or, impénétrable aux rayons du ſoleil, les environna. *Junon* fut ravie de voir *Jupiter* vaincu par l'Amour, & bientôt après par le Sommeil. Pendant ce tems-là,

Neptune arme les bras d'*Agamemnon*, d'*Ajax*, d'*Achilles*, & perd les troyens, que *Jupiter* eût ſauvés, s'il eût pu ſe ſouſtraire aux charmes de la ceinture de *Vénus*. Belles, c'eſt de cette ceinture que prend ſon origine cet empire abſolu que vous avez ſur tous les hommes; empire qui eſt ſi fort, que vous retenez captif dans vos chaînes de roſes le héros le plus inflexible.

Cette guerre des grecs & des troyens, dit *Abdeker*, me rappelle le jugement de *Pâris* qui en fut l'origine. Une diſpute ſur la beauté occaſionna ce jugement, & vous me ſauriez mauvais gré, ſi je paſſois ſous ſilence une anecdote auſſi intéreſſante à notre ſujet.

CHAPITRE VI.

Des caractères particuliers de la beauté. Histoire de Pâris. Guerre que causa la beauté.

LORSQUE *Hécube* fut enceinte de *Pâris*, elle s'imagina pendant la nuit, que l'enfant qu'elle portoit dans son sein seroit quelque jour la cause de la ruine de sa patrie. Effrayée de ce songe funeste, elle en instruisit *Priam* son époux, qui ordonna qu'on fît mourir sur le champ un enfant né sous des auspices aussi malheureux. La reine ne voulut point exécuter un ordre aussi barbare; elle fit seulement sortir son fils hors du palais,

& l'envoya à la campagne pour le faire élever parmi des bergers, ſans que perſonne eût aucune connoiſſance de ſa deſtinée.

Cependant, au travers de ſon déguiſement, & malgré cette vile condition où on le voyoit placé, ſa bonne mine, ſon air noble, ſes rares qualités & de certains traits de grandeur qui lui échappoient de tems en tems, firent ſoupçonner qu'il étoit iſſu d'une illuſtre famille. Il ſemble que l'ame ne perde jamais rien de ſes droits; les traits de lumière qu'elle envoie à travers l'écorce qui l'enveloppe, décèlent preſque toujours ce qu'elle eſt, ou ce qu'elle doit être. *Pâris* gardoit un troupeau ſur le mont Ida; mais dans les diſputes qui s'élevoient

quelquefois parmi les bergers, il donna souvent des marques d'une rare prudence & d'une équité singulière.

Les dieux mêmes confirmèrent par leur conduite, les jugemens avantageux que les hommes avoient formés en faveur de *Pâris*. Un grand événement, qui survint en ce tems-là, fit connoître le mérite personnel de ce berger & le tira de l'obscurité où il avoit toujours vécu jusqu'alors. Les nôces de *Thétis* avec *Pelée* furent alors célébrées avec beaucoup de pompe & de magnificence. Les dieux & les déesses furent invités à la cérémonie, excepté la déesse de la discorde, parce qu'on craignoit qu'elle ne troublât la fête. Mais elle résolut de

de ſe venger du mépris qu'on avoit eu pour elle, & de mettre la diſſention parmi toutes les déeſſes. Elle fit graver ſur une pomme d'or ces paroles litigieuſes :

C'eſt pour la plus belle.

Chaque déeſſe prétendit avoir la préférence & diſputer le prix de la beauté. Quelle eſt la femme qui veuille céder ſes droits dans cette occaſion ? Peut-être aimeroit-elle mieux renoncer au titre de vertueuſe qu'à celui d'être aimable. Enfin, la conteſtation ſe réduiſit entre les trois plus grandes déeſſes, *Junon*, *Vénus* & *Pallas*. Les dieux ne voulurent point être les arbitres de ce différent, pour ne point s'expoſer à la haine de ces divinités,

jaloufes de leurs charmes, ni s'attirer leur indignation dans un point auffi délicat. La circonftance étoit épineufe ; & il falloit trouver un biais pour arranger cette affaire. Ils nommèrent *Pâris* pour juge de cette grande difpute, & chargèrent *Mercure* de conduire les déeffes devant le berger qui devoit prononcer l'arrêt définitif.

Junon s'avança la première, avec un air majeftueux. Son front étoit ceint d'un diadême auffi éclatant que le foleil, & fa main tenoit un fceptre d'or, orné de pierreries. Son œil étoit noir & fier; fon fourcil étoit fort étendu, & fervoit, pour ainfi dire, d'afyle au dédain; fon nez étoit un peu aquilin, & fembloit dénoter

la hauteur de ſon caractère. Car, *Fatmé*, il y a diverſes ſortes de beautés, & les différentes marques qui les caractériſent, dépendent plus de la nature du feu qui brûle dans les yeux & de la forme du nez, que des différentes habitudes de l'ame. Ce ſont ces marques qui déterminent les beautés fières, hautaines, ſérieuſes, auſtères, raviſſantes, douces, tendres, languiſſantes; mais la femme de *Jupiter* ſentit bien que la fierté attiroit peu d'adorateurs: elle ſut ſi bien compoſer tous les traits de ſon viſage, qu'on n'y voyoit plus régner qu'une affable majeſté. Si ma beauté, dit-elle à *Pâris*, me fit partager la couche du ſouverain des dieux, un berger dédaigneroit-il d'approuver le choix

de Jupiter, qui ne m'a priſe, ſans doute, pour ſa compagne, que parce que ma beauté l'emportoit autant ſur celle des autres déeſſes, que ſon pouvoir eſt au-deſſus de toutes les autres puiſſances du monde. Ne crains pas de prononcer en ma faveur, je ſaurois bien arrêter la vengeance de mes rivales. Je diſpoſe des richeſſes du monde entier, & je mets la couronne ſur la tête de celui qui me plaît. L'empire de l'Aſie ſera la récompenſe de la pomme que tu vas me donner.

Lorſqu'elle eut fini, *Pallas* ſe préſenta avec un air noble & intrépide. Sa tête étoit couronnée d'un caſque brillant, ornée d'une branche d'olivier. Dans ſa main droite elle

tenoit une pique redoutable, & de ſa gauche elle ſoutenoit un bouclier, ſur lequel étoit peinte la tête de Méduſe. Tantôt, ſon regard étoit auſſi hardi que celui d'un guerrier qui court à l'ennemi; tantôt, il étoit auſſi modeſte que celui d'un innocent qui défend ſa cauſe devant ſon juge. Son viſage étoit tantôt ſerein, tantôt courroucé. Sur ſon front étoit aſſiſe la terreur, ſur ſa bouche étoit aſſiſe l'éloquence. Telle étoit la déeſſe qui préſide aux ſciences & aux combats. Arbitre de la victoire, dit-il, pourquoi ne la fixerois-je pas aujourd'hui, équitable berger? Ne te laiſſe point ſéduire par d'injuſtes prétentions. La gloire & les connoiſſances que je te promets, valent bien les préſens que

mes rivales peuvent t'offrir. L'ambitieuſe *Junon* ſait flatter ton ambition ; elle eſtime les deſirs des autres par les ſiens mêmes. La voluptueuſe Vénus cherchera à captiver ton cœur par la volupté ; mais, fille de l'écume de la mer, elle eſt elle-même une mer périlleuſe qui a ſes vagues, ſes vents, ſes orages, ſes tempêtes & ſes écueils. C'eſt moi ſeule qui rendrai ton nom immortel. Peux-tu pouſſer tes deſirs plus loin que l'immortalité. Tu vas l'obtenir, ſi tu m'accordes, non pas la palme ou le laurier, mais la pomme où je dois prétendre avant mes rivales.

Vénus ne parla que la dernière ; mais elle avoit déjà prévenu ſon juge par un coup-d'œil qui charme

l'ame de celui qui le reçoit. Il annonce au moins le bonheur, s'il ne le procure pas. Ce jour-là, la déesse d'Amathonte étoit restée à sa toilette beaucoup plus de tems qu'à l'ordinaire. Les graces avoient pris soin de la coëffer, les ris s'étoient cachés dans les replis de ses joues, l'amour avoit versé dans ses yeux tout le feu de son flambeau; Hébé avoit répandu dans son sein l'ambrosie qu'elle sert à la table des dieux. Vénus n'en étoit pas plus belle; mais en défendant sa cause, elle alloit défendre en même-tems celle des graces, de l'amour & des plaisirs. On voyoit nager le desir dans sa prunelle, qui étoit aussi bleue que le firmament. Ses lèvres vermeilles sembloient altérées de la soif d'un

baiſer. Ses joues étoient parées de cet incarnat, dont la pudeur colore l'innocence. Elle paroiſſoit telle qu'elle étoit lorſqu'elle étoit fille, ou du moins elle jouiſſoit de tous les honneurs de la virginité, ſans en avoir les prérogatives. Tendre virginité, tu es une fleur délicate, à laquelle on ne peut toucher ſans flétrir toute la tige qui te porte. Je croirois volontiers que tu as un vernis particulier, que tu répands ſur le viſage des perſonnes qui ſe conſacrent à ta gloire. Mais c'eſt à tort que je fais ici ton éloge, puiſque je dois parler de celle qui t'a ſi peu reſpectée, auſſi bien que la pudeur, ta compagne. Elle faiſoit voir une gorge ferme & raviſſante, une cuiſſe d'une blancheur

éblouiſſante, une jambe fine & poſée ſur un joli pied. Mille autres beautés de ſon corps ſe faiſoient voir à découvert, excepté quelques-unes qui étoient cachées par une étoffe légère & tranſparente, que le zéphir agitoit à ſon gré.

Pâris, dit d'un air riant la déeſſe de Cythère, ce n'eſt point à celle qui poſsède les richeſſes ou la ſcience que la pomme eſt deſtinée, ce n'eſt qu'à la plus belle, & ſi tu lis ſur mon front, tu y verras l'arrêt que tu dois prononcer en ma faveur. *Hélène*, cette beauté de la Grèce, qu'adorent tant de héros, ſera la récompenſe du prix que tu m'auras adjugé. Tu ſeras plus ſatisfait de la poſſéder, qu'un royaume ou que les arts qui

ſatisfont plus l'eſprit que le cœur de l'homme.

Chaque déeſſe ayant expoſé ſon droit, *Pâris* héſita. Il craignit de ſe tromper dans le jugement qu'il alloit rendre. Il voulut voir, ſans aucuns voiles, les déeſſes rivales ; de peur de couronner celle qui auroit quelques difformités cachées. Le deſir de remporter une victoire auſſi éclatante, fit oublier bientôt toute honte à ces illuſtres ennemies. Elles montrèrent à la face des cieux des charmes que le ſoleil n'avoit jamais apperçus. Toute la nature en ſilence reſta en admiration. Il n'y eut que le ſeul berger qui parla & qui préſenta la pomme d'or à Vénus.

Minerve témoigna plus de mépris

que de reſſentiment de l'offenſe qu'elle recevoit ; mais *Junon* jura dès-lors la perte de ſon juge. Vers ce tems, *Priam* annonça un tournois, pour faire paroître la magnificence de ſa cour. *Pâris*, dont on ignoroit encore la naiſſance & le rang, s'y rendit. Sa bonne mine & ſon adreſſe le diſtinguèrent de tous ceux qui s'y préſentèrent. Il vainquit même Hector, qui, dans le moment de ſa défaite, le reconnut pour ſon frère. Le roi, charmé de ſe voir un fils auſſi parfait, oub[illegible] aces de l'oracle, & l'e[illegible] ſon palais. *Pâris*, peu accoutumé aux délices & à l'oiſiveté de la cour, s'ennuya bientôt d'un pareil genre de vie. Il ſongea à la promeſſe que lui avoit faite Vénus, de

le rendre possesseur d'*Hélène*, sœur de *Castor* & de *Pollux*, la plus belle femme de la Grèce (1) & épouse de *Ménelas*, roi de Sparte, ville du Péloponèse. Il part avec sa flotte; arrive chez *Ménélas*, qui le reçoit avec beaucoup d'amitié; mais les bontés du roi de Sparte furent payées par une noire trahison. L'étranger n'eut pas beaucoup de peine à séduire la reine, dont les inclinations n'étoient ni farouches, ni sévères. *Hélène* consentit aisément à se laisser enlever : elle monta sur les vaisseaux de son amant, & aborda avec lui dans la ville de Troye. Telle fut la première démarche que fit *Pâris* pour

(1) Voyez l'observation X.

accomplir

accomplir les funeſtes prédictions de l'oracle, qui avoit révélé à *Hécube* que l'enfant qu'elle portoit dans ſon ſein ſeroit quelque jour le fatal flambeau qui mettroit toute l'Aſie en feu, & qui réduiroit en cendre toute ſa patrie.

Il y avoit depuis long-tems une haine invétérée entre les grecs & les troyens. Cette haine avoit été fomentée par des outrages réciproques. De ſorte que *Priam* ne fut pas fâché de l'inſulte que ſon fils venoit de faire à *Ménélas*, en lui enlevant ſa femme. Il ne prévoyoit pas alors que toute la Grèce alloit venir fondre ſur lui pour venger cette injure, & le renverſer du trône où l'avoient placé ſes pères. Ce fut-là l'époque du ſiège

de Troye ; ſiège qui dura dix ans, & qui coûta la vie à tant de braves capitaines ; ſiège où périt un million de grecs & preſqu'autant de troyens. Il ne s'agiſſoit que de rendre la belle *Hélène*, & tous les combats étoient terminés ; mais ceux qui la poſſédoient étoient ſi épris de ſes charmes, qu'ils aimoient mieux perdre la vie, que de reſtituer un tréſor auſſi cher à leur cœur, que précieux à leurs ennemis. La beauté n'eſt pas une divinité ſanguinaire, qui exige le ſacrifice de victimes ſanglantes ſur ſes autels ; c'eſt une reine dont on ſoutient les droits, dont on épouſe les querelles, dont on veut étendre l'empire, dont le ſervice tient de l'eſclavage, dont les ordres ſont abſolus & l'obéiſſance

aveugle de la part de ſes ſujets.

Après cette converſation intéreſſante, on ſortit de table, & *Fatmé* voulut retourner au ſpectacle, pour s'aſſurer de toutes les obſervations que lui avoit fait faire *Abdeker*. *Mocenigo* ne la quitta point, & l'inſtruiſit de certaines anecdotes curieuſes, qui concernoient les acteurs & actrices; ce qui amuſa beaucoup *Fatmé* & la mit au fait d'un grand nombre de particularités qu'elle n'auroit pu deviner ſans cela.

OBSERVATION Iere.

Sur la voix.

LES écrits des anciens ſont remplis de faits qui prouvent leur attention ſur tout ce qui pouvoit ſervir à fortifier, ou bien à embellir la voix. L'art d'enſeigner à fortifier & à ménager ſa voix, devint même une profeſſion particulière. *Pline* indique, dans différens endroits de ſon hiſtoire, une vingtaine de plantes, de ſpécifiques ou de recettes propres à fortifier la voix. Ce ſoin faiſoit une partie des occupations ſérieuſes de toutes les perſonnes qui parloient ou qui récitoient en public. Le même *Pline* rapporte (*lib.* 39, *cap.* 3.) que *Né-*

ron fut l'auteur d'une nouvelle méthode pour augmenter le volume de ſa voix. Elle conſiſtoit à chanter de toute ſa force, en portant une lame de plomb ſur la poitrine. *Suétone* ajoute que ce prince prenoit ſouvent des lavemens pour conſerver ſa voix ; qu'il ſe faiſoit vomir quelquefois, & qu'il s'abſtenoit de tous les fruits & de toutes les viandes qui pouvoient nuire à la voix. Il ne nommoit point les ſoldats dans les revues ; pour ne point fatiguer ſon goſier, il les faiſoit appeler par ce domeſtique que les romains tenoient auprès d'eux pour parler dans les occaſions où il falloit crier fort haut pour ſe faire entendre.

Les acteurs anciens s'exerçoient des années entières avant de monter ſur le

théâtre. Ils faiſoient même une partie de leur apprentiſſage en déclamant aſſis, afin qu'ils trouvaſſent enſuite plus de facilité à déclamer debout. La poitrine eſt plus à l'aiſe dans cette dernière poſture. C'eſt ainſi qu'on exerçoit alors les gladiateurs avec des armes plus peſantes que celles avec leſquelles ils devoient combattre. Les grands acteurs n'auroient pas voulu prononcer un mot le matin, avant que d'avoir développpé méthodiquement leur voix, en la faiſant ſortir peu-à-peu, & en lui donnant l'eſſor comme par degrés, afin de ne pas offenſer ſes organes, en les déployant tout-à-coup. Ils obſervoient même de ſe tenir couchés durant cet exercice. Après avoir joué, ils s'aſ-

ſeyoient, & dans cette poſture, ils replioient, pour ainſi dire, les organes de leur voix, en reſpirant ſur le ton le plus haut où ils étoient montés dans la déclamation, & en reſpirant enſuite ſucceſſivement ſur les autres tons, juſqu'à ce qu'ils fuſſent parvenus au ton le plus bas où ils fuſſent deſcendus. *Cicéron* nous rapporte ces circonſtances (*lib.* 1, *de Orat.*), & *Ariſtote* dit la même choſe que l'orateur romain, ſur les ſoins que les acteurs & ceux qui chantoient dans les chœurs apportoient pour conſerver leur voix (*probl. lib.* 20.). *Apulée* nous apprend encore qu'ils déclamoient tous les jours quelque choſe, afin que leurs organes ne s'enrouillaſſent pas. Voyez les ré-

flexions critiques ſur la poéſie & ſur la peinture, *tome* 1, *page* 313.

On aſſure que pour avoir une bonne voix, il faut prendre, le matin à jeun, dans du vin blanc, un gros de fleur de ſureau en poudre. C'eſt pour remplir la même indication qu'on recommande auſſi les œufs frais.

Le miel blanc commun de Narbonne. L'eau de miel. Le miel roſat, violat. Le pain d'épice.

La décoction d'hyſſope, ſimple ou avec le miel. Le ſirop d'hyſſope.

La racine, les feuilles, les fleurs, la pâte, les tablettes, le ſirop de guimauve, ſimple ou compoſé. Les fleurs d'aubépine & leur ſirop.

Le ſirop d'*eriſimum* ou de chantre, c'eſt-à-dire, de velar ou tortelle.

La conſerve de bourache, de bugloſe, de roſes, de violettes, d'ache.

La décoction de figues graſſes dans de l'eau ou dans du lait.

Celle des jujubes, des ſébeſtes, des dattes, des raiſins ſecs, paſſes ou de Corinthe.

L'infuſion des feuilles de pulmonaire & de ſcolopendre.

Le ſucre blanc. Le ſucre candi. Le ſucre d'orge. Le ſucre tors.

Le lait. Le beurre. Le lait de vache, de chèvre, d'âneſſe.

Le cacao. Le beurre de cacao. Le chocolat.

La régliſſe. Le ſuc de régliſſe, blanc, noir, préparé avec de doux aromates.

L'infuſion des fleurs pectorales,

telles que de bouillon blanc, de mauve, de guimauve, de pied-de-chat, de pas-d'âne ou tussilage.

Les sirops faits avec ces fleurs, les pistaches, la graine de pavot blanc, la semence de *psyllium*.

Les bouillons faits avec le mou de veau, les choux rouges, les navets, la pulmonaire, les capillaires.

La tisanne d'orge, d'avoine, de ris mondé, de graine de lin.

Le gruau au lait, à l'eau, au bouillon.

La véronique, le coquelico, la scorsonnère, la pariétaire, la pimprenelle, le saffran, le thé, la petite sauge.

Le sirop violat, de choux rouges, de rossolis ou herbe de la goutte, de jujubes, de tortues.

Les baumes de Lamec, du Pérou, du Canada, de Tolu. La térébenthine. L'huile d'olive, l'huile d'amandes douces.

L'infuſion de capillaires, priſe avec un peu de ſucre, ou le ſirop de capillaires.

Eſpèces de capillaires.

Le capillaire de Montpellier, qui eſt l'*adianthum verum.* Le capillaire de Canada, qui eſt l'*adianthum americanum.* Le capillaire commun, qui eſt l'*adianthum nigrum.* Le capillaire blanc, qui eſt l'*adianthum album filicis folio.* Le capillaire appelé ſauve-vie, qui eſt l'*adianthum album foliis rutæ.* Le polytric, qui eſt l'*adianthum rubrum, trichoma-*

nes, *polytricum*. Ce qui fait ſix ſortes de capillaires. On les nomme ainſi, parce que leurs racines ſont auſſi fines que des cheveux, appelés par les latins *capilli*. Ils évacuent les crudités de l'eſtomac, ils font cracher la pituite épaiſſe, qui embarraſſe les bronches; ils remédient à la toux, à l'aſthme, à la reſpiration difficile, & rendent la voix plus ſonore. On met encore au nombre des capillaires le percemouſſe, *adianthum aureum*, & le cétérac, *aſplenium ſive ſcolopendria*. *Pline* dit que les porreaux rendent la voix claire.

On lit encore dans l'école de Salerne que,

Manger anguille eſt fort contraire
A qui veut avoir la voix claire.

OBSERVATION II.

Sur quelques vices de la voix.

Tous les remèdes que nous allons indiquer, ne peuvent être employés que quand les remèdes généraux auront été administrés. En vain prétendroit-on guérir par de simples incrassans, un rhume qui seroit entretenu par les mauvais levains de l'estomac. Les purgatifs & les vomitifs sont les seuls remèdes qui guérissent dans ce cas-là. Mais il n'est pas ici question d'un traitement de maladie sérieuse ; il ne s'agit que de détourner une humeur âcre qui picotte continuellement la trachée-artère & qui oblige de tousser ou de débarrasser le

poumon d'une matière épaiſſe & viſqueuſe qui gêne la reſpiration.

On aſſure, & nous n'avons pas de peine à le croire, que les lavemens d'eau chaude ſont les moyens les plus efficaces pour diſſiper ces incommodités. En effet, ils augmentent la tranſpiration, débarraſſent le ventre des matières fétides, & procurent l'écoulement de la bile. D'autres penſent que de ſe tenir au lit & d'avoir les pieds chauds, c'eſt un moyen des plus sûrs pour terminer en peu de tems les toux & les enrouemens. Ce remède eſt facile & n'a rien qui répugne au goût & à la raiſon. La tranſpiration eſt plus égale lorſqu'on eſt dans le lit, & le ſang a le tems de ſe décharger de la lymphe ſuperflue qui l'embarraſſoit.

Le lait, pris avec certaines précautions, eſt utile & ſalutaire dans cette occaſion; il adoucit le ſang, nourrit bien tous les organes, provoque une tranſpiration plus abondante.

Quelques perſonnes font uſage d'un lait de poule. C'eſt ainſi qu'on appelle le jaune d'un œuf délayé dans une grande quantité d'eau chaude, à laquelle on ajoute un peu de ſucre.

Si l'enrouement dépend d'une grande ſechereſſe de goſier ou d'un mal de gorge, occaſionné par la chaleur, on ſe ſert utilement des ſyrops d'orgeat ou de violettes, de la pâte de pomme de reinettes blanches, de la gelée de pommes. D'autres preſcrivent cette émulſion.

Emulsion.

Prenez des quatre ſemences froides épluchées, deux gros; des piſtaches, un gros; des amandes douces & amères, de chaque un demi-gros. Pilez-les dans un mortier de marbre, & les réduiſez en pâte fine avec une ou deux cuillerées d'eau commune. Enſuite, verſez peu à peu par-deſſus douze onces d'une décoction d'orge ou d'eau diſtillée de plantes adouciſſantes. Paſſez le tout par une étamine, & ajoutez une once de ſirop de nénuphar.

On recommande, pour toutes les affections de la poitrine, un ſi grand nombre de ſirops, de tablettes, de ſucs, que nous citerons ici l'exemple

de quelques-unes de ces préparations, afin qu'elles puiſſent ſervir de modèle à celles que l'on voudra entreprendre.

Sirop de tuſſilage.

Prenez une livre de fleurs fraîches de tuſſilage; faites infuſer au bain-marie pendant ſix heures, dans trois livres d'eau, paſſez la liqueur, ajoutez-y deux livres & demie de ſucre, clarifiez & réduiſez en conſiſtance de ſirop.

Sirop de capillaires.

Prenez deux onces de capillaires du Canada, faites infuſer pendant deux heures dans ſix livres d'eau; paſſez, clarifiez la liqueur en y mettant ſix livres de ſucre. Faites cuire de nou-

veau jusqu'en consistance d'électuaire. Ensuite, ajoutez une nouvelle infusion d'une demi-once de capillaires dans quatorze onces d'eau chaude; retirez du feu, & ajoutez, si vous le souhaitez, un peu d'eau de fleur d'orange.

Sirop contre l'enrouement & les toux opiniâtres.

Prenez une pinte d'eau-de-vie, mêlez-y deux onces de fleurs de soufre bien lavé, & douze onces de sucre royal. Versez le tout dans un plat de terre vernissé; mettez le feu à l'eau-de-vie, & remuez continuellement jusqu'à ce qu'il s'éteigne de lui-même. Passez la liqueur qui restera à travers une étamine, & la conservez dans une

bouteille de verre. On prendra une cuillerée de ce ſirop le matin à jeun, mêlée dans un petit verre d'eau, & une autre le ſoir en ſe couchant. Il facilite l'expectoration, dégage l'organe de la voix & appaiſe la toux.

Eclegme ou *loock*.

C'eſt une compoſition médicinale, de conſiſtance plus épaiſſe que le miel, qu'on prend en lèchant, ou qu'on laiſſe fondre dans la bouche. On s'en ſert ordinairement pour appaiſer la toux & pour diſſiper les incommodités d'une voix rauque.

Jettez dans quatre onces d'eau chaude un demi-gros de poudre de réglisse : laiſſez infuſer pendant un quart-d'heure. Verſez cette eau ſur

une douzaine d'amandes douces pelées & pilées ; ensuite, versez peu à peu cette émulsion sur douze grains de gomme tragaçant mis en poudre. Agitez bien avec un pilon de bois, & mêlez-y une once de sirop de guimauve & une once d'huile d'amandes douces. Sur la fin, ajoutez deux gros d'eau de fleurs d'orange.

Il y a une autre manière de faire le loock avec le jaune d'œuf.

Pilez dans un mortier de marbre un jaune d'œuf, jetez doucement dessu deux onces d'huile d'amandes douces tirée sans feu. Remuez bien jusqu'à ce que le tout forme une bouillie ; ajoutez une once de sirop de guimauve & des eaux distillées de pas-d'âne, de coquelico, de chaque une once ; & sur

la fin, deux gros d'eau de fleurs d'orange.

Conſerve de roſes.

Prenez quatre onces de feuilles de fleurs de roſes mondées de leur onglet : faites-les bouillir dans deux livres d'eau. Laiſſez-les égouter ſur le tamis, & jettez la liqueur qui en ſera ſortie. Enſuite, pilez les fleurs humectées dans un mortier de marbre; preſſez-les fortement, faites cuire dans la liqueur qui en ſortira, huit onces de ſucre, & mêlez bien vos roſes avec. Enfin, paſſez par un tamis.

Poudre pectorale.

Prenez nacre de perles préparée, corne de cerf philoſophiquement pré-

parée, ivoire calciné jufqu'à blancheur, de chaque deux gros. Sucre candi en poudre, deux gros & demi; beurre de cacao, un gros & demi; racines de guimauve & de régliffe, gomme arabique & adragant, de chaque deux fcrupules; iris de Florence, un demi-gros; cachou, huit gros. Faites du tout une poudre très-fine.

Sucre d'orge.

Le fucre d'orge fe fait en mettant fondre du fucre dans une forte décoction d'orge, à laquelle on ajoute un peu de faffran.

Sucre rofat.

Sur une livre de fucre, mettez quatre onces de bonne eau de rofe, & faites cuire en confiftance d'électuaire.

Tablettes de guimauve.

Prenez de la pulpe de racine de guimauve ; paſſez au travers d'un tamis. Sur douze onces de cette pulpe, mettez deux livres de ſucre & deux onces d'eau de fleurs d'orange. Faites évaporer au bain-marie juſqu'en conſiſtance d'éleƈtuaire, & formez-en des tablettes.

Tablettes béchiques.

Elles ſe font avec le ſirop diacode, les racines de guimauve, de régliſſe, d'iris de Florence, & la gomme adragant.

Jus de régliſſe blanc.

Prenez quatre onces de racines de

régliſſe, ratiſſées & coupées par morceaux ; faites bouillir dans quatre pintes d'eau que vous ferez réduire à moitié. Paſſez, & ajoutez deux livres & demie de gomme de Sénégal très-blanche & bien choiſie, deux livres un quart de ſucre blanc. Mettez ſur le feu, laiſſez le tout s'épaiſſir en remuant fortement avec un bâton, & ayez le ſoin de clarifier avec ſix blancs d'œuf battus dans une demi-once d'eau de fleurs d'orange.

Suc de régliſſe jaune.

Faites diſſoudre, dans une ſuffiſante quantité d'eau commune, huit onces & demie d'extrait de régliſſe, deux livres de gomme arabique, une livre de ſucre blanc. Laiſſez évaporer au

bain-

bain-marie, jusqu'à ce que le tout prenne la consistance d'un extrait. Alors ajoutez un demi-gros de racine d'*enula campana* en poudre, & autant d'iris de Florence, & quelques gouttes d'huile essentielle de citron. Jetez ensuite sur une table de marbre, frotée d'huile, toute la masse; & quand elle sera refroidie, formez-en des bâtons que vous ferez sécher.

Trochisques de pas-d'âne anisé.

Faites bouillir, dans suffisante quantité d'eau, une once & demie de tête de pavots dont vous aurez ôté les semences, une once de fleurs nouvelles de tussilage, une demi-once d'orge mondé. Lorsque l'eau sera tarie à moitié, ajoutez extrait de réglisse,

ſucre blanc, gomme arabique, de chaque cinq onces. Continuez de faire évaporer juſqu'à ce que le tout prenne une certaine conſiſtance ; alors mettez-y un ſcrupule d'huile eſſentielle d'anis, & formez-en des trochiſques ſuivant l'art.

Rataſia de coquelico.

Prenez une livre de fleurs de coquelico, fraîchement cueillies & bien épluchées. Mettez-les dans un coquemarre de terre, & verſez par-deſſus une pinte d'eau bouillante. Laiſſez-les infuſer pendant vingt-quatre heures, & paſſez le tout par une étamine. Ajoutez-y de ſucre une livre, de canelle fine & de clou de gérofle en poudre, de chacun un gros. Faites

bouillir le tout en consistance de sirop léger, que vous clarifierez avec un blanc d'œuf; ensuite vous l'ôterez du feu & vous y mêlerez une pinte de bonne eau-de-vie. Laissez refroidir le ratafia & le gardez dans des bouteilles. On en prend le matin à jeun & le soir en se couchant, une ou deux cuillerées à la fois, pures ou mêlées avec un peu d'eau. Il facilite la transpiration & l'expectoration; il débouche les conduits de la voix, & donne plus de force au poumon, pour chasser avec vigueur l'air qu'il contient.

Ratafia de meum.

Prenez racine de meum, choisie, bien odoriférante & coupée par mor-

ceaux, une once; fleurs d'hyſſope, fleurs de pêchers, graine de geniè-vre, de chaque demi-once; raiſins ſecs, mondés de leurs pepins, une once; miel de Narbonne ou commun, choiſi bien blanc, quatre onces. Faites infuſer le tout au bain-marie pendant deux jours dans une pinte de bonne eau-de-vie. Otez le vaiſſeau du feu, laiſſez-le refroidir; paſſez la liqueur par une étamine avec une forte expreſſion, enſuite par le papier gris, & la gardez dans des bouteilles de verre.

On prend le matin à jeun, ou même trois heures après avoir mangé, environ une ou deux cuillerées de ce ratafia, ſoit pur, ſoit mêlé dans de l'eau de fleurs d'orange ou un

peu d'eau commune. Il convient beaucoup aux pituiteux & aux phlegmatiques, dont la bouche eſt continuellement inondée de lymphe. Ils ne peuvent chanter par rapport à la pituite qui irrite la trachée-artère.

Hydromel pectoral.

Prenez de miel de Narbonne ou de miel commun, choiſi bien blanc, ſeize livres, & autant d'eau de fontaine ; mettez le tout dans un chaudron écuré. Expoſez-le ſur un petit feu clair, & le remuez toujours avec un bâton, juſqu'à ce que le miel ſoit fondu & ſoigneuſement écumé. Laiſſez bouillir doucement juſqu'à la diminution d'un quart ; enſuite, ajoutez-y les herbes ſuivantes fraîchement cueil-

lies, bien nettoyées & épluchées, ſans être lavées.

Prenez feuilles de petite ſauge, de houblon, d'aigremoine, de véronique, d'hyſſope, de bétoine, de lierre terreſtre & des quatre capillaires, de chaque une poignée. Mettez-les dans le chaudron & faites-les cuire pendant une demi-heure; après quoi vous y ajouterez encore quatre poignées de feuilles de méliſſe citronnée. Alors, ôtez votre chaudron du feu, & le couvrez. Laiſſez refroidir le tout au point que vous puiſſiez y tenir le doigt, & paſſez-le par une étamine avec forte expreſſion.

Tenez prêt un petit baril bien nettoyé, dans lequel vous aurez mis une livre de tartre en poudre ſubtile;

obſervant de bien remuer pour le répandre par tout le baril. Enſuite, verſez peu-à-peu l'hydromel, & mettez votre baril dans un lieu un peu chaud. Ajoutez-y quatre ou cinq cuillerées de levure de bierre. Laiſſez fermenter le tout, juſqu'à ce qu'il ne ſorte plus rien par le bondon. Vous y ſuſpendrez pour lors une poignée de feuilles de romarin, lâchement enfermées dans un linge fin, & vous fermerez exactement le bondon. Il faut laiſſer repoſer l'hydromel pendant deux mois, après leſquels on le tire en bouteilles qu'on a ſoin de boucher exactement.

Cette liqueur ſe conſerve longtems, & même d'une année à l'autre. On peut en boire une chopine par

jour à trois ou quatre différentes reprifes, & y mêler un quart ou un tiers d'eau, quand on la trouve trop vive & trop forte. Il eft certain que cette liqueur ne piquotte pas les fibres de l'organe de la voix, comme le vin rouge qui les refferre, ou le vin blanc dont l'acide empêche fouvent la voix de donner toute fon étendue. D'ailleurs, elle provoque l'expectoration, & donne plus de force aux poumons.

OBSERVATION III.

Sur les cheveux.

Quelquefois, foit par négligence, foit par un vice particulier de la peau, il s'amaffe une grande quantité de craffe à la tête. La propreté eft le remède

contre la négligence. Si c'eſt une maladie, il faut avoir recours à certains remèdes qui puiſſent la diſſiper. Nous propoſerons ſeulement ici des fomentations, qui, en nettoyant les pores de la peau, donneront en même tems plus de reſſort aux glandes.

Ces fomentations peuvent ſe faire avec la décoction des racines d'*énula campana*, de bryoine, de patience ſauvage; des feuilles de bètes, de choux rouges, d'aigremoine, de fumeterre, de pariétaire, d'aurone, de petite centaurée, de mauve, de violier, de bourache; des ſemences de fenu-grec, de lin, de lupins, des pois ciches, du ſon. Cette décoction ſe fait dans l'eau ou dans le vin, en

choiſiſſant une ou pluſieurs de ces plantes ; on y ajoute encore d'autres plantes légèrement aſtringentes, telles que l'abſynthe, l'olivier ſauvage, les feuilles de ſaule, d'orme, de myrte, de roſes, un peu d'alun.

Après avoir bien lavé la tête avec cette fomentation, on la frotte avec des linges chauds, & on a le ſoin de la broſſer tous les jours. Les anciens la poudroient enſuite avec du ſon ou avec la farine d'orobe & de lupins, ils l'enduiſoient d'huile d'amandes amères ou d'onguents, dans leſquels ils faiſoient entrer le nitre & le borax; mais il vaut mieux ſe ſervir des poudres & des pommades que nous décrirons dans l'obſervation ſuivante.

Nous n'indiquons aucuns remèdes

intérieurs, ils ne doivent être preſcrits que ſuivant l'exigence des cas, les forces du malade, la ſaiſon de l'année, la nature du tempérament. Nous recommandons ſeulement ici un bon régime, de manger des alimens de facile digeſtion, de boire des vins légers, de s'exercer dans un air libre & pur, d'entretenir ſa tranſpiration dans un degré preſqu'égal, de ſe baigner quelquefois, de mettre ſouvent du linge blanc, de ne point dormir au-delà des bornes preſcrites par la nature, de ne point s'expoſer imprudemment au froid, d'éviter la trop grande chaleur du ſoleil, de ne point ſe nourrir avec des alimens ſalés, ou qui engendrent beaucoup de vents. Voilà les principales précau-

tions auxquelles il faut avoir égard, si l'on ne veut pas surcharger son corps d'une trop grande quantité d'excrémens ; excrémens qui se portent toujours vers la partie la plus foible, qui, dans cette occasion, est tout le contour des tégumens de la tête. Sans cela on risque d'exhaler une odeur insupportable, comme si la tête eût été trempée dans ces réceptacles, où se déchargent toutes les immondices d'une grande ville.

OBSERVATION IV.

Pommade blanche.

Prenez une once de racine d'iris de Florence, & une demi-once de *calamus* aromatique, autant de benjoin, deux gros de bois de roses, & autant

autant de gérofle. Briſez le tout groſſièrement, mettez dans un linge, & faites cuire au bain-marie dans deux livres & demie de ſaindoux bien lavé. Ajoutez deux pommes de reinettes coupées par morceaux, quatre onces d'eau roſe & deux onces d'eau de fleurs d'orange. Après une légère cuiſſon, paſſez doucement, laiſſez refroidir, & réſervez pour l'uſage.

Pommade rouge.

Elle ſe fait en ajoutant à la pommade blanche plus ou moins d'orcanette, ſuivant qu'on la veut foncée en couleur. Remuez avec une ſpatule de bois juſqu'à ce que la pommade ait pris une couleur rouge. Paſſez à travers un linge, & conſervez.

Pommade à la fleur d'orange.

Prenez cinq livres de ſaindoux & ſix livres de fleurs d'orange ; mêlez-les enſemble dans un mortier : mettez le tout au bain-marie, & laiſſez juſqu'à ce que la graiſſe ſurnage au-deſſus des fleurs. Paſſez, laiſſez refroidir & ſéparez-en l'eau.

Reprenez de nouveau cette pommade, & faites-y cuire encore ſix livres d'autres fleurs d'orange. Paſſez comme la premiere fois. Recommencez encore deux fois cette opération, & à chaque fois, ajoutez quatre livres de fleurs d'orange. A la fin, quand le ſaindoux ſera encore en fuſion, vous mettrez huit onces d'eau de fleurs d'orange. Vous jetterez le tout

ſur un tamis, qui ſera poſé ſur un vaſe propre ; vous retirerez l'eau qui s'en ſéparera, & vous conſerverez dans un endroit ſec.

C'eſt ainſi que ſe prépare auſſi la pommade au jaſmin, à la jonquille, à la tubéreuſe, à la lavande, &c.

Poudre à poudrer.

Le corps de toutes les poudres eſt ordinairement d'amidon le plus blanc, le plus ſec & le plus fin. On y mêle auſſi du bois vermoulu ou pourri, des os deſſéchés ou brûlés juſqu'à blancheur, qu'on paſſe à travers un tamis de crin, après qu'on les a bien pilés. Cette poudre reçoit telle odeur qu'on veut, & ſur-tout celle de l'iris. L'iris eſt une racine qui ſent natu-

rellement la violette. On choiſit parmi pluſieurs de ces racines celles qui ſont les plus blanches & les moins piquées. Pour qu'elles ſe mettent bien en poudre, on ne les pile que l'été, & on les pulvériſe auſſi fin qu'il eſt poſſible.

Poudre blanche.

Prenez huit livres d'amidon, une livre d'iris, douze os de ſeche, une poignée d'os de bœuf & de mouton calcinés juſqu'à blancheur. Broyez & paſſez à travers un tamis bien fin.

Poudre griſe.

Prenez le réſidu de la poudre précédente, ajoutez un peu d'amidon & de charbon de bois blanc; pilez le tout enſemble & paſſez au tamis.

Poudre blonde.

Il faut ſeulement ajouter à la poudre blanche un peu d'ocre jaune. Vous pourrez donner à vos poudres la couleur que vous ſouhaiterez, en y mêlant les drogues de différentes couleurs que vous choiſirez.

Poudre parfumée.

Prenez une livre d'iris de Florence, deux onces de benjoin, une livre de roſes sèches, une once de ſtorax, une once & demie de ſantal-citrin, deux gros de cloux de géroſle, un peu d'écorce de citron. Pulvériſez dans un mortier, & ajoutez vingt livres d'amidon en poudre. Paſſez par un tamis fin, & colorez cette poudre comme il vous plaira.

Poudre de Chypre.

Mettez de la mousse de chêne dans un sac de toile ; trempez ce sac dans l'eau, ayant le soin de la changer souvent, ensuite faites sécher la mousse au soleil. Pilez-la & l'arrosez d'eau rose, faites-la sécher de nouveau, & la passez à travers un tamis. Ensuite, mêlez-la avec quelqu'une des poudres ci-dessus décrites.

Autre poudre de Chypre, plus belle.

Lavez plusieurs fois la mousse de chêne & faites-la sécher : ensuite vous l'arroserez d'eau de fleurs d'orange & d'eau rose, & vous l'étendrez sur une claie. Laissez-la sécher de nouveau, & mettez par-dessous une cassolette, dans laquelle vous ferez brûler du

ſtorax & du benjoin. Recommencez cette opération juſqu'à ce que votre mouſſe ſoit bien parfumée. Réduiſez en poudre, & ſur une livre, vous mettrez deux gros de bon muſc & autant de civette.

Poudre d'ambrette.

Prenez ſix onces de farine de fèves & autant de pouſſière de bois vermoulu, quatre onces de bois de cypris, deux onces de ſantal & autant de benjoin, une once & demie de ſtorac, deux gros de *calamus* aromatique & autant de *ladanum*. Mettez le tout en poudre très-fine & paſſez à travers le tamis. Ajoutez quatre grains d'ambre gris & demi-once de mahalel. Mêlez le tout, & conſervez

dans une bouteille de verre bien bouchée. Vous en mettrez dans de la poudre blanche ce que vous jugerez à propos.

Poudre de féves.

On fait auſſi de la poudre avec les ſeules féves qu'on fait moudre, & dont on tire la farine par le tamis le plus fin : elle ne prend pas d'autre odeur que celle de l'iris.

Poudre de jaſmin.

Pilez de la craie de Briançon, paſſez au tamis, mettez dans une boîte, & jonchez par-deſſus des fleurs de jaſmin. Fermez la boîte, & renouvelez les fleurs toutes les vingt-quatre heures. Enſuite, pilez enſemble quelques

grains de civette & d'ambre, & un peu de ſucre candi. Mêlez avec votre poudre.

Parfum pour mêler avec les poudres.

Prenez un gros de muſc, quatre cloux de gérofle, quatre onces de graine de lavande, un gros & demi de civette, un demi-gros d'ambre gris; pilez le tout enſemble & paſſez par le tamis. Conſervez ce parfum dans des boîtes bien fermées, & ajoutez-en dans de la poudre blanche la quantité que vous voudrez, ſuivant que vous aimerez l'odeur plus ou moins forte.

Poudre passée à l'eau-de-vie ou à l'esprit-de-vin.

Pour avoir de la poudre purgée, versez un demi-septier d'eau-de-vie ou un poisson d'esprit-de-vin sur cinq ou six livres d'amidon; mêlez bien, laissez sécher; pilez au mortier & passez par un tamis fin. Ajoutez, si vous souhaitez, un peu de poudre d'iris.

Poudre pour conserver les cheveux.

Prenez racine de souchet long, *calamus* aromatique, roses rouges, de chaque une once & demie; benjoin, une once; bois d'aloès, six gros; corail rouge & succin, de chaque une demi-once; farine de féves,

quatre onces; racine d'iris de Florence, huit onces; mêlez le tout ensemble, faites-en une poudre très-fine, & ajoutez-y cinq grains de muſc & autant de civette.

Cette poudre, dont on ſe parfume la tête, facilite la régénération des cheveux & fortifie leur racine. On lui donne encore la propriété d'égayer l'imagination & de fortifier la mémoire.

OBSERVATION V.

Sur la maladie pédiculaire.

C'eſt avec une eſpèce de répugnance que nous faiſons ici une note ſur les poux qui viennent à la tête ou autres parties du corps, & ſur les lendes qui s'attachent aux cheveux.

Cependant un motif aſſez puiſſant nous y engage. Quelques perſonnes, ſurtout les blondes, malgré toutes leurs attentions & toute leur propreté, ſont quelquefois ſujettes à avoir quelques-uns de ces inſectes, ce qui dépend, ſoit des diſpoſitions intérieures, ſoit de la qualité des humeurs qui ſe filtrent dans les glandes cutanées. Nous nous taiſons ſur le traitement intérieur, il demanderoit trop de diſcuſſions phyſiques & médicales, qui ne ſont pas du reſſort de cet ouvrage. A l'égard du traitement extérieur, nous indiquerons les remèdes généraux qui tendent à détruire ces inſectes importuns, qui annoncent ſi ſouvent la malpropreté. Ces remèdes ſont amers ou aromatiques, comme la leſſive de

cendres de centaurée, de tanaiſie, de chardon ſauvage; les bains ou fomentations avec l'abſynthe, le marrube, l'herbe du coq, l'ariſtoloche, l'origan, le calamant, la rhue, la mercuriale, la patience ſauvage, les feuilles de pin, les ſemences de ſtaphiſaigre & de lupins, les fleurs de ſtœchas, de geneſt, de houblon. On ajoute, dans toutes ces fomentations, le ſel & le vinaigre. Quelques-uns font ces fomentations ſeulement avec les huiles de centaurée, de frêne, de rhue, de laurier, d'amandes amères, avec le vieux lard, la graiſſe ſalée, les ſucs de mercuriale, de lierre & des autres plantes ci-deſſus nommées, avec le fiel de bœuf, le vinaigre ſcillitique, l'aloès, les ſemences d'ellébore, le poi-

vre, le ſel marin, le nitre, l'alun, le ſoufre, le vif-argent. Ce dernier médicament, qui eſt ſans contredit le plus efficace, ne doit être employé qu'avec beaucoup de circonſpection, ſur-tout aux enfans, par rapport aux effets qu'il entraîne après lui. On peut le regarder comme le deſtructeur & le poiſon de tous les inſectes.

Liniment contre les poux.

Prenez une once de vinaigre & autant de ſtaphiſaigre, une demi-once de miel & autant de ſoufre, deux onces d'huile ; faites du tout un liniment.

Onguent antiphthéirique.

Prenez deux onces de vieille graiſſe, une once d'huile de rhue & autant de ſuc de tanaiſie; une demi-once de fiel de bœuf & autant de ſemence de ſtaphiſaigre; deux gros d'aloès & autant de petite centaurée, un gros de ſoufre. Faites du tout un onguent, auquel vous pourrez ajouter un peu de vif-argent.

Onguent pour détruire les lendes.

Prenez d'huile de laurier, d'amandes amères, de vieux oing, deux onces de chaque; de ſemence de ſtaphiſaigre, de ſuc de tanaiſie, demi-once de chaque; d'aloès, de myrrhe, deux gros de chaque; de petite centaurée, de ſel, de ſoufre, un gros de chaque. Mêlez

le tout, faites un onguent. Vous frotterez les cheveux avec du vinaigre auparavant que de vous en ſervir.

On ne parle pas ici de la teigne, qui ronge les petites glandes du cuir chevelu, & qui, par la ſuite du tems, en détruit & conſume tout le tiſſu. Le nom ſeul de cette maladie eſt dégoûtant, & ne doit pas entrer dans un traité fait pour les graces.

OBSERVATION VI.

Recette pour teindre les cheveux en noir.

Lavez d'abord votre tête, enſuite trempez votre peigne dans l'huile de tartre & vous peignez au ſoleil. Faites cette opération trois fois par jour, &

au bout de huit jours au plus vos cheveux deviendront noirs. Si vous ſouhaitez les rendre odoriférans, oignez-les avec l'huile de benjoin.

Pour teindre les cheveux blancs en brun clair ou châtain.

Il faut d'abord dégraiſſer les cheveux avec du ſon deſſéché ou de l'eau tiède, dans laquelle on aura fait fondre de l'alun. On prendra enſuite deux onces de chaux vive qu'on laiſſera éteindre à l'air, une once de litharge d'or, & une demi-once de mine de plomb. Réduiſez le tout en poudre, & paſſez par le tamis. Détrempez un peu de cette poudre avec de l'eau roſe, frottez-en les cheveux & les laiſſez ſécher pendant l'eſpace

de ſix heures. Après quoi, lavez-les avec un peu d'eau tiède de ſavon, & laiſſez-les ſécher de nouveau à l'air, ou les eſſuyez avec des linges un peu chauds. Cette poudre ne teint pas la peau, l'eau qui ſe fait avec l'eau forte & l'argent de coupelle la teint.

Pour teindre les cheveux en blonds.

Prenez leſſive de cendres de ſarment deux livres; racine de bryoine, de chelidoine, de curcuma ou ſaffran des Indes, de chaque une demi-once; ſaffran, étamine de lys, de chaque deux gros; fleurs de bouillon blanc, de ſtecas jaune, de geneſt, de mille-pertuis, de chaque un gros. Faites cuire le tout enſemble, & tirez

au clair. Il faut laver ſouvent les cheveux de cette leſſive, & au bout de quelque tems ils deviendront très-blonds.

Remèdes ſimples pour noircir les cheveux.

Les feuilles de viorne (*viburnum*) noirciſſent les cheveux, & les empêchent de tomber.

On emploie encore pour les noircir le liège brûlé, les racines d'yeuſe ou chêne vert & celles de caprier; les écorces de ſaule, de noyer, de grenades; les feuilles d'artichaux, de mûrier, de figuier, de framboiſier, de myrte, de ſéné, les brous de noix, l'écorce des fèves, la noix de galle & celle de cyprès, les grappes

de lierre, les pois noirs, les semences de nielle & de betterave, les fleurs de pavots, l'alun, la pierre noire, les recrémens du plomb. On fait cuire une partie de ces drogues dans de l'eau de pluie, dans du vin, dans du vinaigre, & l'on y ajoute quelques plantes céphaliques, comme la sauge, la marjolaine, la mélisse, la bétoine, les œillets, le laurier.

Remèdes simples pour rendre les cheveux blonds.

Outre ceux que nous avons déjà nommés ci-dessus, on peut ajouter les racines de polypode, de gentiane, d'éringium, de réglisse, de gaude ou herbe à jaunir, la sciure de bois, le santal citrin, l'écorce d'orange & de citron, la rhubarbe.

Les fumigations faites avec le soufre font le même effet, & encore plus promptement.

Onguent pour noircir les cheveux ou la barbe.

Prenez huile de costus & de myrte, de chaque une once & demie. Remuez bien dans un mortier de plomb; ajoutez poix liquide, suc exprimé des feuilles de noyer & ladanum, de chaque une demi-once; pierre noire, noix de galle, plomb brûlé, suie de résine ou d'encens, de chaque un gros; suffisante quantité de mucilage de gomme arabique, tiré avec la décoction de noix de galle. Frottez-vous-en la tête ou le menton après qu'ils seront rasés.

Méthode particulière.

Quelques perſonnes qui veulent noircir leurs cheveux, ſe lavent d'abord la tête avec la leſſive faite avec les cendres de quelques plantes, & dans laquelle on a fait fondre un peu d'alun. Cette lotion prépare les cheveux à recevoir la couleur qu'on veut leur donner. Enſuite, elles ſe peignent avec un peigne de plomb, ou un peigne de corne trempé dans des médicamens qui peuvent noircir, comme l'huile de cèdre mêlée avec la poix liquide, l'huile de myrte, long-tems battue dans un mortier de plomb.

Savons pour noircir les cheveux.

Prenez deux onces de ſuif de mouton, une once de poix liquide, une

demi-once de pierre noire, autant de ladanum & de vernis. Faites du tout un ſavon avec ſuffiſante quantité de leſſive faite avec les cendres d'écorce de ſaule. Vous parfumerez ce ſavon avec un peu d'ambre ou de muſc.

Pour noircir les ſourcils.

Il faut les frotter ſouvent avec les baies de ſureau.

Ceux-ci ſe ſervent du liège brûlé ou de gérofle brûlé à la bougie.

Ceux-là ſe ſervent de noir d'encens, de réſine, de maſtic. Ce noir ne s'en va pas avec la ſueur.

Eau pour noircir les ſourcils.

Lavez d'abord vos ſourcils avec la décoction de noix de galle; enſuite,

frottez-les avec un pinceau trempé dans la diſſolution de vitiol verd, & laiſſez-les ſécher. On peut ajouter un peu de gomme dans cette diſſolution.

OBSERVATION VII.

Nous n'avons pas encore donné aucun trait d'érudition dans nos notes. Cela eſt indécent à un commentateur. Qu'on nous permette de chercher ici l'étimologie de perruque.

Claude Mitalier, lieutenant-général de Vienne, dans ſa lettre à *Jérôme de Châtillon*, préſident de Lyon, dérive ce mot de l'hébreu, *perah*, ou du chaldéen, *pervah*, qui ſignifie les cheveux. J'eſtime, dit le P. *Labbe*, à la page 102 de ſes *Etimologies françoiſes*, que *perruque* vient de

de quelque *Pierre* qui s'en eſt ſervi le premier, ou qui les ajuſtoit fort joliment. Il eſt permis de faire des conjectures, mais il faut les ajuſter plus joliment. M. *Guyet* dérivoit ce mot du grec Πηνίκη, qui ſignifie coëffure empruntée. Il ſe trouve employé pour perruque dans le dialogue des *Courtiſanes de Lucien.* Il le dérivoit de cette ſorte, Πηνίκη, *penica*, *perica*, *peruca*, perruque. Donc *alfala* vient d'*equus*. M. *Jault*, docteur en médecine & profeſſeur en langue ſyriaque au collége royal, dans la nouvelle édition qu'il a donnée du dictionnaire étimologique de *Ménage*, dit que le mot de *perruque* vient du latin *pilus*. Il a bien changé dans ſon voyage. Voici la manière dont il en fait la

filiation. *Pilus*, *pelus* (d'où le terme italien, *pelo*), *pelutus*, *pelutícus*, *pelutica*, *perutica*, *peruca*, perruque. Les latins ont appelé de même la perruque *capillamentum*, du mot *capillus*. *Suétone*, dans la vie de *Caligula*, chap. XI. *Pétrone*. *Tertulien*, *de cultu fœminarum*, à l'article 12. C'eſt de ce même mot *peruca*, que les italiens ont fait celui de *parruca*, qui ſe trouve dans les poéſies de *Bernardo Bellincioni*, poëte florentin, imprimées à Milan en 1493. *Perch' Abſalon mori par la perruca*. Il eſt pris ici dans la ſignification de *chevelure*. Ce mot de *perruque* avec la ſignification de *zazzera poſticia*, eſt nouveau dans la langue italienne, où il a été introduit de la langue fran-

çoiſe depuis près d'un ſiècle. De-là il a auſſi paſſé dans les langues allemande, françoiſe, flamande, eſpagnole. En vain a-t-on bien pris de la peine à tirer l'étimologie de *perruque* du mot *pilus ;* ſurvient un ſavant qui détruit tout le ſyſtême. *Wachter* dérive ce mot du grec, πύρριχος, *fulvus*, jaune, parce que les premières perruques étoient de couleur jaune, c'eſt-à-dire, de cheveux blonds. Voyez ſon *Gloſſarium germanicum*, page 1187. Nous ne pouſſerons pas plus loin cette ſavante diſſertation, qui ſera ſans doute peu entendue & peu lue par les barbiers, & gens faiſant profeſſion de fabriquer, friſer, poudrer, accommoder les perruques.

Il ne nous reſte plus qu'à remar-

quer que les grecs ont appelé la perruque, φενακη, comme qui diroit imposture; car φέναξ signifie imposteur. En effet, c'est une espèce d'imposture que de faire passer les cheveux d'autrui pour les siens. De-là, il paroît que l'invention des perruques est fort ancienne, car il y a long-tems qu'il y a des imposteurs. Nous renvoyons nos lecteurs au traité des perruques de M. *Thiers*, & à un autre livre d'un allemand, intitulé, *de capillitio.* Consultez aussi *Synesius de Calvitii Encomio.*

OBSERVATION VIII.

Plusieurs personnes se frottent la tête avec l'eau-de-vie, pour faire croître leurs cheveux.

D'autres ſe ſervent avec encore plus de ſuccès de l'eau de miel.

On vante beaucoup la cendre des mouches à miel brûlées & broyée dans l'huile roſat.

On recommande auſſi la graiſſe d'ours, vraiſemblablement à cauſe que cet animal a beaucoup de poils. Nous ne ſavons pas ſi cette graiſſe a plus d'efficacité que les autres corps gras & onctueux ; mais il eſt certain que la nature ne lui a donné une ſi grande quantité de poils, que parce qu'il habite des pays froids, & qu'il a beſoin d'une bonne fourrure pour s'en garantir.

C'eſt peut-être encore le même préjugé qui a fait employer la décoction de capillaires, dont on frotte

l'endroit où l'on veut faire venir des cheveux, nommés en latin *capilli*, *unde capilli veneris*, capillaires. De même qu'on dit que le ſang de chauve-ſouris fait tomber les cheveux, parce que, quand on dit *chauve-ſouris*, c'eſt la même choſe que ſi l'on diſoit *ſouris chauves*.

Tous les corps gras ſont très-bons pour nourrir les cheveux, les empêcher de ſe deſſécher & de tomber. On peut donc ſe ſervir avec ſuccès de l'huile d'olive, d'amandes douces, d'amandes amères, de noiſette, de camomille, de laurier, de moëlle de bœuf fondue, de la graiſſe d'oie & de renard, des pommades que nous avons décrites, du beurre brûlé, du cambouis.

Lorſque quelques parties de la tête, comme les tempes, manquent de cheveux, on les frotte avec un oignon blanc coupé par le milieu : on réitère cette opération matin & ſoir, & ſouvent on a vu réuſſir ce remède.

Pour faire croître les cheveux.

Prenez les ſommités du chanvre, lorſqu'il commence à ſortir de la terre ; faites-les tremper pendant vingt-quatre heures dans de l'eau, de laquelle vous mouillerez les dents du peigne. Il eſt certain que ce remède fait beaucoup croître les cheveux.

Onguent pour faire venir les cheveux.

Prenez ſix gros de *labdanum*, deux

onces de graiſſe d'ours, une demi-once de miel, trois gros de poudre d'aurône, un gros & demi de cendres des racines de roſeaux, trois gros de baume du Pérou, & un peu d'huile d'amandes douces.

Pour empêcher les cheveux de tomber.

Mettez en poudre de la graine de perſil, poudrez-vous-en la tête pendant trois ſoirs différens. Vous recommencerez chaque année, & vos cheveux ne tomberont jamais. Nous n'ajoutons rien à cette recette; elle s'explique d'une manière trop déciſive.

Le creſſon empêche les cheveux de tomber. Voici ce qu'en dit l'*Ecole de Salerne. De Naſturtio.*

Illius succus crines retinere fluentes
Illitus adseritur (1).

Voici la façon dont ces vers ont été traduits :

Le cresson retient la perruque
Depuis le front jusqu'à la nuque ;
Si vous en frottez les cheveux,
Ils en viendront plus forts & mieux.
Des dents il appaise la rage,
Guérit dartres & feu sauvage.

On y trouve encore le jus d'oignon recommandé pour faire venir les cheveux.

Contritis cæpis loca denudata capillis
Sæpè fricans, capitis poteris reparare decorem.

---

(1) *Schol. Salern. de conserv. valetud. cap.* 9, *pag.* 478, *edit. à* M. Moreau.

Pour faire venir promptement les cheveux.

Exprimez le ſuc des orties ; trempez-y tous les matins les dents de votre peigne, & vous peignez à rebours : les cheveux ne tarderont pas à croître.

D'autres, après avoir raſé la tête, font des fomentations avec la décoction d'abſynthe, d'aurône, de ſauge, de bétoine, de verveine, de marjolaine, de myrte, de roſes, d'aneth, de gui de chêne, de romarin.

D'autres, pour attirer les humeurs à la tête, la frottent avec des linges chauds, & y appliquent des remèdes qui tiennent lieu de véſicatoires. Il faut mettre dans cette claſſe les cendres

d'abeilles, de cantharides, de rats, de taupes, de peau d'ours, de tête de renard, d'hériſſon, de la vieille peau que les ſerpens quittent au printems, des cheveux brûlés, de l'ongle des chevaux. Le lait de tithymale, les crottes des rats & des chèvres infuſées dans le vinaigre.

Eau crinale.

Prenez quatre livres de mouches vivantes, une livre de miel & deux livres de lait. Diſtillez ſuivant l'art. On ſe lave la tête avec cette eau, & elle aide les cheveux à repouſſer.

Huile trichophie.

Prenez une demi-livre d'aurône fraîchement cueilli & pilé groſſière-

ment. Faites cuire dans une livre & demie de vieille huile & une demi-livre de vin rouge. Retirez du feu, & exprimez bien le suc de votre plante dans un linge. Recommencez trois fois cette opération, avec de nouvel aurône. A la fin, ajoutez dans la colature deux onces de graisse d'ours. Cette huile fait repousser promptement les cheveux.

OBSERVATION IX.

On appelle épilatoires tous les médicamens qui sont propres à faire tomber les poils.

Onguent pour faire tomber les cheveux.

Prenez quatre onces de chaux vive; une

une once & demie d'orpiment, une once de racine d'iris de Florence, une demi-once de ſoufre & autant de nitre, deux livres d'une leſſive forte de tiges de fèves. Faites cuire juſqu'à une certaine conſiſtance. Vous vous appercevrez d'un vrai degré de cuiſſon, lorſque la barbe d'une plume trempée dedans, tombera facilement. Alors, ajoutez une demi-once d'huile de lavande ou de toute autre eſſence aromatique. Faites un onguent dont vous frotterez les cheveux ou les poils qui viennent dans différentes parties du corps. Ils tomberont preſque ſubitement. Oignez le lieu dépilé avec de l'huile d'amandes douces ou de l'huile roſat.

Onguent dépilatoire.

Prenez quatre onces de chaux vive, une once & demie d'orpiment, une once de racine d'iris de Florence, une demi-once de nitre & autant de ſoufre, deux livres de forte leſſive. Faites cuire le tout juſqu'à une certaine conſiſtance, & ajoutez vingt gouttes d'huile de gérofle.

Médicamens ſimples.

Tout ce qui eſt un peu cauſtique & qui deſsèche les glandes cutanées, doit faire tomber néceſſairement les cheveux. Voilà la raiſon pour laquelle on a attribué cette faculté aux larmes de la bryoine & du lierre, au lait de figue, à la ſaumure, à la ſemence

d'orties, au ſel décrépité, à l'alun, au ſel de tartre brûlé, au ſang de la tortue de mer, à l'huile de charbon de terre, à l'infuſion de chaux vive & de ſandarach, à la leſſive de ſarment mêlée avec un peu de vinaigre, ou avec la décoction de riz, de feves & de pois chiches.

On peut faire avec toutes ces drogues différens épilatoires, par exemple :

Epilatoire composé.

Prenez de l'infuſion de chaux vive une once, de celle de ſandarach une demi-once, de gomme de lierre une demi-once, d'aloès deux gros, de noix muſcade, un demi-gros. Faites du tout un onguent avec ſuffiſante quantité de graiſſe de porc.

Epilatoires plus ſimples.

On prétend que l'huile de noix, dont on frotte ſouvent la tête d'un enfant, empêche les cheveux de pouſſer.

On détruit les cheveux qui avancent un peu trop ſur le front, en appliquant deſſus un bandeau trempé dans du vinaigre, dans lequel on a délayé de la fiente de chat.

On attribue la même vertu au foie de thon pourri, à la poudre de cloportes, & à toutes les autres eſpèces de veſſicatoires que nous avons nommés dans la huitième obſervation.

On donne une vertu particulière aux ſemences de *pſyllium*, au lait de chienne, au ſang de chauve-ſouris

& des grenouilles vertes, & à la poudre d'ortie de mer, à la graiſſe de vipères, aux œufs de fourmis, aux cendres d'hirondelles, au ſuc de juſquiame, de morelle, de mandragore & de tithymale. On fait avec ces différentes drogues pluſieurs préparations, & ſur-tout l'onguent pſilothrique, dont voici la compoſition.

Secrets pour faire tomber le poil.

Lorſqu'on lit, dans nos relations & ailleurs, que les peuples barbares de la Louiſianne ſont ſans barbe, & qu'ils n'ont pas même le moindre poil ſur tout le corps, on ne doit pas s'imaginer que ces ſauvages ſoient tels naturellement; c'eſt l'effet de leurs précautions. Dès leur jeuneſſe, à

peine commencent-ils à avoir du poil follet, qu'ils ſe l'arrachent avec un très-grand ſoin ; enſuite, prenant une certaine herbe qu'ils mâchent pour en exprimer le jus, ils s'en frottent par tout le corps, ce qui empêche le poil de repouſſer. Nous ignorons quelle eſt cette herbe dont ſe ſervent ces ſauvages pour cette opération ; à ſon défaut, nous allons, en faveur de ceux à qui il prendroit fantaiſie de n'avoir point de barbe ou de poil, enſeigner un ſecret auſſi sûr d'y réuſſir & dont l'effet ne leur fera reſſentir que très-peu de douleur, pendant l'eſpace environ d'une demi-heure ou trois quarts d'heure.

Prenez un gobelet de verre ou de criſtal, verſez-y de l'eau claire juſ-

qu'aux trois quarts, & achevez de le remplir avec de l'eau forte. Mêlez bien le tout enſemble, après quoi vous frotterez de ce mêlange l'endroit que vous voudrez ne pas avoir de poil. S'il y en a dans cette partie, non-ſeulement il tombera, mais même vous pouvez être certain qu'il n'y en renaîtra jamais.

On peut en faire l'expérience ſur un chat ou ſur un chien, auxquels on ne voudroit laiſſer que quelques parties garnies de poil. Il ſuffit pour cela de leur faire l'opération lorſqu'ils viennent de naître. Celui qui a communiqué ce ſecret, connoît une perſonne qui en a fait l'épreuve ſur ſes jambes, & qu'il n'y a pas aujour-

d'hui le moindre poil, quoiqu'elle ſoit déjà aſſez âgée.

Onguent pſylothrique.

Prenez deux onces de gomme de lierre diſſoute dans le vinaigre, un gros d'orpiment & autant d'œufs de fourmis, deux gros de gomme arabique : mêlez avec le ſuc de juſquiame, dans lequel vous aurez fait bouillir une demi-once de chaux vive ; faites du tout un onguent avec ſuffiſante quantité de graiſſe de poule. Appliquez ſur l'endroit où vous voulez détruire les poils, ayant eu le ſoin de les raſer auparavant.

Liniment anairétique.

Prenez de la poudre d'ortie ma-

rine & d'orpiment, de chaque une demi-once, de gomme de lierre, de ſang de chauve-ſouris, d'œufs de fourmis, de chaque une once; de ſel décrépité deux gros. Faites-en un liniment avec le ſuc de tithymale ou l'eau de chaux, l'huile de juſquiame & un peu de ſain-doux. Lavez auparavant la partie avec la décoction des ſemences de juſquiame.

Pâte leptintique.

Prenez la quantité que vous ſouhaiterez d'orpiment, de chaux & de gomme de lierre; réduiſez en poudre, & faites-en une pâte avec de l'eau commune ou avec la décoction de la graine de *pſyllium*, autrement appelée l'herbe aux puces.

OBSERVATION X.

Les cinq maris de la belle *Hélène*, ſont, *Théſée*, *Ménélas*, *Pâris*, *Déiphobe*, *Achille*. Elle fut pendue dans l'île de Rhodes par les ſervantes de *Polybe*. Il mourut 826,000 Grecs, & 676,000 Troyens, dans la guerre dont elle fut cauſe.

Fin du Tome troiſième.





